

L E  
BEAU-FRERE  
SUPPOSÉ,

*Par Madame D. V...*

TOME SECOND.



A LONDRES.

---

M. DCC. LII.







# LE BEAU-FRERE

## SUPPOSÉ.

---

### SECONDE PARTIE.



AMAI<sup>s</sup> criminel, devant son Juge, n'a paru d'un air plus confus que le Chevalier le fut en voyant Mademoiselle de Malcour : il n'eut pas la force de lui dire une parole, & à peine lui resta-t-il celle de lui donner la main pour entrer dans le carrosse ; peut-être même eût-il manqué par timidité à cette bienséance, si elle ne l'y eût invité, en lui présentant la sienne de bonne grace, & en le rassurant par un air des plus obligeans. Malgré cela il ne fut pas le maître de reprendre sa tranquillité ; & en arrivant chez Madame de Morsan il n'avoit pas encore quitté l'embarras où il s'étoit trouvé

*II. Partie.*

A

depuis qu'il avoit connu la fourberie de Boreli , n'ayant pas eu la force de mêler un mot à la conversation de la Comtesse & de Mademoiselle de Malcour : tandis que le chemin dura , ses yeux , seuls interprètes de son embarras & de son amour , parloient pour lui , sans qu'il osât ouvrir la bouche ; mais lorsqu'ils furent dans l'appartement de Madame de Morfan , Mademoiselle de Malcour qui remarquoit aisément l'état violent où il se trouvoit , se croyant obligée de faire tous ses efforts pour lui rendre la tranquillité , ne voulut pas jouir de son trouble plus long-tems , & lui présentant la main d'un air obligeant , avec un ton de voix qui lui rendit la vie , elle lui demanda si la paix étoit faite entr'eux , & s'il avoit eu la bonté , en lui pardonnant tous ses crimes , de cesser de se repentir de la protection qu'il lui avoit accordée.

Sans avoir la force de lui répondre , le Chevalier tomba à ses genoux , & baissant la main qu'elle lui présentait , il resta quelque tems immobile : mais enfin se remettant un peu :

Je suis indigne de vos bontés , dit-il

SUPPOSÉ.

d'une voix tremblante, la prétendue protection dont vous parlez ( que tout autre que moi n'auroit pû vous refuser ) a perdu tout le mérite qu'elle pouvoit avoir, par l'injustice qui l'a suivie; je ne devois pas me tromper à vos mœurs, après avoir eu le bonheur de vivre avec vous près de deux mois; c'en étoit trop, pour ne pas rendre mon cœur inexcusable, & c'est moi, Mademoiselle, qui dois vous supplier d'oublier l'extravagance d'un procédé impardonnable par tout autre, que par une personne qui joint la bonté & la générosité à toutes les vertus dont elle est ornée. Les termes dont vous vous êtes expliquée à mon égard étoient durs à la vérité, reprit-elle, mais toutes les apparences me condamnoient, & ce n'est point à une esclave, ajouta-t'elle en souriant, à conserver de la rancune contre celui qui lui rend la liberté; vous aviez assez acquis le droit de ne vous pas contraindre.

Je mérite, reprit le Chevalier, que vous me croyez capable d'un sentiment si bas, & après m'être écarté, comme j'ai fait, c'est la moindre peine qui me soit dûe; mais l'indigne Borely,

qui en a été cause, me payera la brutalité où m'a jetté sa fourberie, & il m'en fera raison assurément. Je ne vous dirai point, continua-t-il, que si vous m'eussiez été moins chère, je n'aurois pas été si sensible à ce que je croyois apprendre de vous; ce sont de foibles excuses; au contraire, mon cœur auroit dû vous justifier, & je ne puis me punir assez, qu'en renonçant à l'avantage de vous voir & en vous épargnant la présence d'un homme que vous ne devez considérer que comme un monstre. Adieu charmante personne, lui dit-il en se levant, vous n'entendrez jamais parler de moi que par la vengeance, que vous pouvez être certaine, que je tirerai du lâche qui nous a offensé l'un & l'autre.

En achevant ces mots, qu'il avoit prononcé avec impétuosité, il se mit en devoir de sortir, mais la Comtesse & Mademoiselle de Malcour l'arrêtèrent.

Où prétendez-vous aller? lui dit cette dernière; que vous ai-je fait qui doive vous persuader que je pense assez désobligeamment sur votre compte, pour vous porter à me dire un éternel



S U P P O S E .

adieu ? En vérité , vous me surprenez , & je vous promets de prendre désormais mieux garde aux termes dont je me servirai , puisque sans en avoir l'intention , je vous mets en si grande colère ; quoi qu'il en soit , je ne prétends pas être brouillée avec vous , ni vous donner le moindre sujet de vous plaindre.

Effectivement , mon frere , continua Madame de Morfan , on ne peut rien comprendre à votre vivacité ; Mademoiselle fait les avances de cette réconciliation avec une grace charmante ; loin d'être sensible à ce procédé , vous vous animez tout seul & ne cherchez qu'à vous faire la guerre à vous-même , bornant les seuls témoignages de votre repentir à vouloir vous venger d'un misérable , qui n'a pour tout mérite qu'une naissance qu'il deshonore , tandis que vous ne devriez songer qu'à faire connoître à Mademoiselle , que vous avez autant de respect & d'admiration pour elle , que vous aviez d'indignation contre le phantôme que l'on vous avoit présenté à sa place.

N'est-ce pas ainsi qu'il devrait faire ?  
*belle Reine* , dit-elle à Mademoiselle de

Malcour : mais vraiment oui , reprit-elle , je vous proteste que je ne souhaite rien tant que son estime avec son amitié , & que le passé soit mis en oubli : me refuserez-vous cette satisfaction , ajouta-t-elle , en parlant au Chevalier , & en s'avancant pour l'embrasser , quand je desiré que vous vouliez bien continuer à me servir de pere & de protecteur ; me tiendrez-vous rigueur au point de me menacer encore de votre éloignement ? Tandis que tout ce que je vous demande , c'est de ne faire aucune démarche pour vous venger de Borely ; ce misérable mérite-t-il que vous vous exposiez contre lui ? Songeons seulement à nous garder de ses trahisons , ou plutôt oublions-les , puisqu'il n'est plus en pouvoir de nous nuire.

Rien n'est mieux pensé , s'écria Madame de Morfan , en voyant paroître le Maître-d'Hôtel , allons nous mettre à table , noyons nos chagrins passés dans le vin ; effaçons-en les traces par les plaisirs que nous y ferons succéder , & oublions qu'il y ait un Boreli au monde , excepté lorsqu'il s'agira de l'obliger à rendre le bien qu'il a si impudemment usurpé.

Je me rends à vos ordres absolus, Mademoiselle, dit le Chevalier, trop heureux de mériter mon pardon par ce sacrifice; mais au moins s'il oublie les conventions de restitution qu'il a faites avec vous, permettez-moi de me charger de lui en rafraîchir la mémoire: elle y consentit, & le dîner se passa gaiement; Mademoiselle de Malcour fut d'une humeur charmante, qui acheva de faire rentrer l'espérance & la tranquillité dans le cœur de son Amant.

L'heure de l'Opéra venue, la Comtesse (qui n'ignoroit pas qu'elle ne pouvoit causer une plus grande joie à son Beau-frere, que de retarder la rentrée de sa Maîtresse dans son Cloître) proposa d'y aller; & comme le Couvent fermoit avant l'heure de la sortie de l'Opéra, elle engagea la Demoiselle à faire dire aux Religieuses qu'elle ne retourneroit pas coucher chez elles.

Le Chevalier ravi de la facilité dont elle y avoit consenti, ne put retarder davantage à se déclarer son Amant, & à la prier de lui permettre d'aspirer à la qualité d'époux.

Cette demande l'embarrassa; il lui

avoir été aisé , après toutes les obligations qu'elle avoit à son bienfaiteur , jointes au caractère d'honnête homme qu'elle lui connoissoit , de prendre pour lui les sentimens de la plus parfaite amitié ; mais ce qu'elle sentoit en sa faveur n'étoit point facile à tourner en amour : la disproportion de l'âge , l'air grossier que lui avoit donné l'usage de la mer , (& dont elle avoit fait deux expériences aussi déplaisantes ) tout cela ne l'invitoit point à passer ses jours avec lui.

Cependant , ne croyant pas devoir lui déclarer entièrement qu'elle lui donnoit l'exclusion , elle reçut sa proposition avec politesse , s'excusant simplement sur ce qu'étant encore fort jeune , elle ne pouvoit se résoudre à prendre un engagement avant que ses affaires fussent terminées avec son Beau-frere ; ajoutant de plus qu'elle ne seroit pas maîtresse de s'empêcher ensuite de consulter sa famille lorsqu'il seroit question de son établissement : mais qu'alors les obligations qu'elle lui avoit seroient un puissant motif pour déterminer ses parens en sa faveur.

Quoique cette réponse ne lui ôta pas l'espérance , elle ne fut point de



SUPPOSE.

9

son goût, il en auroit souhaité une plus positive ; cependant il fallut bien qu'il s'en contentât, quoiqu'elle ne lui promit rien de précis, il ne pouvoit se trouver à plaindre ; se flatant qu'ayant la permission de la voir souvent, il la détermineroit enfin.

Ce mariage, que l'inclination qu'il avoit pour Mademoiselle de Malcour lui auroit fait rechercher quand il auroit eû des millions, étoit aussi convenable à ses intérêts qu'à son amour. Il avoit peu de fortune, le plus considérable de son revenu consistoit en ses appointemens avec les bienfaits du Roi, étant Cadet, & destiné à l'Ordre de Malthe, dont il portoit la Croix depuis sa naissance. Quelques voyages qu'il avoit fait aux grandes Indes lui avoient fourni un argent comptant assez considérable pour acheter l'Hôtel dans lequel il logeoit avec sa belle-sœur, & pour le meubler d'une façon convenable ; il avoit aussi des pierres d'un grand prix ; c'étoit en quoi consistoit sa fortune, qui étoit suffisante pour vivre honorablement, surtout s'embarrassant peu de s'enrichir, & ne songeant qu'à faire ses Vœux,

qui ne pouvoient pas manquer d'être suivis d'une Commanderie, avec quoi il auroit été à son aise pour toujours. Mais l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle de Malcour ayant détruit son ancien plan, il pensa qu'il lui seroit plus doux de devoir son établissement à une si belle femme qu'à l'Ordre de Malthe. Ce fut la première fois qu'il ressentit quelque chagrin de n'être pas riche & de ne pouvoir lui faire connaître que son bien n'avoit nulle part au motif qui l'attachoit à elle.

Il lui expliqua sa pensée; mais elle le rassura obligeamment, en lui disant, que puisqu'elle avoit une fortune suffisante pour vivre heureuse, sans attendre rien de celle d'un époux, ce seroit par la seule inclination qu'elle décideroit de son choix.

Cependant Madame de Morsan qui désiroit ce mariage avec un empressement presque égal à celui du Chevalier, crut devoir faire quelques démarches de politesse envers les Tantes qui les missent dans leurs intérêts. Ces bonnes Daines avoient beaucoup de pouvoir sur l'esprit de Mademoiselle de Malcour; elles étoient si touchées des

bons offices que leur niece avoit reçu du Chevalier & de la Comtesse, qu'elle n'eut aucune peine à réussir lorsqu'elle les pria de lui accorder leur amitié.

Cette premiere tentative ayant eu un heureux succès, elle ne trouva pas plus d'obstacle à les faire entrer dans ses idées d'alliance, les Tantes ne s'imaginant pas que Mademoiselle de Malcour pût donner la préférence à qui que ce fût, sans se rendre coupable de la plus noire ingratitude.

Elles lui en parlerent & n'épargnerent rien pour lui persuader qu'elle ne pouvoit honnêtement se dispenser d'épouser le Chevalier. Mais malgré la déférence qu'elle avoit pour leur avis, elle ne s'y pouvoit résoudre, & auroit désiré de sentir pour lui le même penchant qu'elle avoit senti pour le Marquis de Manteuil, à qui son pere l'avoit destinée : elle convenoit aisément, qu'à l'air marin près, Monsieur de Morfan n'avoit rien de désagréable ; mais cet air étoit si dur, qu'il le rendoit presque rebutant. Sa physionomie frappoit d'abord d'une façon si désavantageuse, qu'un homme moins beau & moins bien fait que lui ne pouvoit

manquer au coup d'œil d'avoir la préférence. Il est vrai qu'il étoit généreux, franc, sincère, & qu'il possédoit toutes les qualités qui forment un parfaitement honnête homme ; mais il n'avoit point ces manières insinuanes & gracieuses, qui font la douceur de la société, & qui ne s'acquierent que par le commerce des Dames.

La trop grande vivacité étant son défaut principal, il la lui fit connoître d'une façon si marquée la première fois qu'il lui parla, qu'il lui inspira une horreur telle qu'il avoit fallu du tems pour la détruire ; il venoit encore de la renouveler à leur arrivée à Paris ; & quoiqu'il lui en eût témoigné son repentir d'une manière qui ne lui laissoit point à douter de sa sincérité, cette récidive lui faisoit appréhender qu'elles ne devinssent trop fréquentes, lorsque liés d'un lien indissoluble, il cesseroit de se contraindre. Elle ne cachoit point ses réflexions à ses Tantes, qui les combattoient de toutes leurs forces, en lui répétant mille fois que la bonté de son cœur méritoit que l'on eût quelque indulgence pour des défauts qui ne venoient que de l'éducation &



que de l'habitude où il étoit de vivre avec un équipage grossier qui n'entendrait pas un langage plus poli. elles lui représentoient sans cesse que les qualités brillantes ne sont que des beautés de parade, tandis que les essentielles restent toujours solides : ce ne sont, lui disoient-elles, que ces dernières qui décident des douceurs de la vie, les autres se flétrissant aussi aisément que les fleurs. Pour lui en présenter une expérience, elles lui rappellerent le procédé du Marquis de Manteuil : il est d'une figure charmante, poursuivoit une d'elles, ces qualités de douceur & de politesse qui manquent au Chevalier, sont chez lui dans tout leur éclat : c'est par des manières aussi insinuantes & aussi flatteuses, qu'il avoit gagné votre cœur ; cependant vous voyez le fond qu'il y a à faire sur un extérieur qui ne couvrait que fourberie & dissimulation, & sur un homme si aimable, qu'il ne vous laissoit pas à douter qu'il ne vous aimât aussi tendrement qu'il avoit sçu se faire aimer : cependant considérez que si son pere ne fut pas mort, n'osant résister à sa volonté, il vous auroit épousée, & à quelle infortune vous vous se-

avez trouvée exposée en pensant comme vous faites ?

Mademoiselle de Malcour rougit à ce propos ; l'objet qu'on lui faisoit envisager , étoit son endroit sensible ; & quoiqu'intérieurement elle fût fort touchée du procédé du Marquis , elle ne put s'empêcher de prendre son parti. Pourquoi le condamner si sévèrement , reprit-elle ; est-il extraordinaire que m'ayant crû morte , il n'ait pas été se confiner à la Trappe ? Voit-on à présent de ces amours constans , qui ne permettent pas de survivre à la personne aimée ? La mode ( si elle a existé ) en est absolument perdue , même dans les Romans , où l'on ne pense plus comme autrefois.

Je ne le blâme point de s'être consolé de votre prétendue mort , répliqua la Tante , & quoique je ne puisse souffrir que vous excusiez son procédé , ce n'est point de ce qu'il ne s'est pas livré au désespoir d'Amadis , que je me plains de lui , je sçais trop que ce ne sont que des chimères inventées à plaisir , mais c'est de la conduite qu'il a tenue avec vous depuis la mort de son pere jusqu'à la vôtre prétendue , de ce qu'il n'a pas

SUPPOSÉ.

15

daigné s'informer de vous , ni vous donner aucunes de ses nouvelles , & de ce qu'enfin , il a poussé la constance , ou plutôt la dureté , jusqu'à paroître à votre enterrement en spectateur désintéressé , que la pure curiosité d'une pompe funebre , qui a quelque magnificence , attire ; enfin de ce que , pour comble de force d'esprit , il se marie deux mois après : cependant vous voulez vous persuader que vous en étiez aimée ; en vérité , si cela est , il est bien éloigné de ces Amans Romanesques , qui ne vouloient pas survivre à leurs *Dames*. Bien loin d'aimer à l'antique , cette façon est si moderne , qu'elle surpasse toutes celles des plus déterminés papillons. Désabusez - vous de l'erreur où vous êtes , ma chere enfant , continua cette bonne Religieuse , tout scélérat que soit Borely , il vous a assurément dit la vérité , en presumant qu'il ne feignit de s'attacher à vous , lorsque l'on vouloit lui faire épouser votre sœur , que pour s'en débarrasser , & que si on en étoit venu pour vous aussi près de la conclusion , il auroit cherché d'autres prétextes , dont la mort de vos parens à l'un & à l'autre l'a délivré.

Mademoiselle de Malcour sentoît un dépit mortel contre sa tante, en voyant le soin qu'elle prenoit de la désabuser si exactement d'une erreur qui lui étoit encore chere ; quelqu'apparence que l'on employât pour lui faire connoître que Manteuil étoit indigne d'elle , & quoi qu'elle ne pût la détruire , il ne lui étoit pas possible de la croire entièrement véritable ; ainsi pour mettre fin à un discours qui la désespéroit : Que m'importe , dit elle , d'être convaincue qu'il m'ait aimée ou qu'il m'ait trahie ? l'événement fait connoître que nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. Mais qu'a de commun cette vérité avec celle que , n'ayant pas encore dix-sept ans, rien ne me doit obliger à me soumettre à un joug si dangereux , & où on est si peu certain avoir du bonheur ?

Vous auriez raison , reprit sa tante , si vous n'aviez point d'affaires ; mais leur situation exige que vous songiez à un établissement qui vous mette pour toujours à couvert de la mauvaise volonté de votre sœur & de son Italien ; tandis qu'ils n'auront à faire qu'à vous, il faut que vous soyez persuadée qu'ils  
feront



feront ce qu'ils pourront pour retarder de vous rendre justice ; & malgré les sujets que nous pensons qu'ils ont de vous ménager , qui sçait s'ils n'auront point l'industrie de vous susciter des chicanes dont vous ne vous tirerez pas facilement , puisqu'il faudra vous confier à des Procureurs ou autres semblables sang-sues , qu'il leur sera aisé de suborner , & qui , peut-être , loin de vous servir , vous nuiront : Vous connoissez Boreli ; le passé vous a prouvé qu'il n'est point scrupuleux quand il s'agit de ses intérêts ; tout ce que nous pouvons dire de plus favorable de sa femme , c'est qu'elle n'oseroit s'opposer à sa volonté. Voilà cependant ceux que vous aurez en tête , & ceux qui entreprendront votre défense. Quelle occupation pour une fille de votre âge , de se voir réduite à parler perpétuellement le langage de la chicane , & d'être continuellement embarrassée , par l'attention de veiller également sur les ennemis déclarés & sur ceux qui se cacheront sous la forme d'amis & de protecteurs ?

Vous voyez , continua la Religieuse , que c'est sans prévention que je vous représente que votre situation

exige absolument que vous preniez un époux qui vous délivre de tous ces embarras : cela étant ainsi , qui pouvez-vous mieux choisir ? qu'un homme que vous connoissez parfaitement , qui vous adore , & dont le seul défaut est une vertu poussée jusqu'à la rudesse , qui s'adoucira en vivant avec vous , puisque vous ne devez pas douter que l'envie de vous plaire ne le corrige dès que vous l'entreprendrez.

Mademoiselle de Malcour ne sçavoit que répondre à des raisons qui lui sembloient très-convaincantes , quoiqu'elles ne fussent nullement de son goût ; n'en ayant point de bonnes à leur opposer , elle ne se défendit que par des propos vagues , & prenant congé le plutôt qu'il lui fut possible , elle rompit la conversation en se retirant dans son appartement ; se contentant , pour satisfaire ses tantes , qui la pressoient fortement , de leur promettre de penser à ce qu'elles lui disoient , & de leur rendre une réponse positive , lorsqu'elle seroit déterminée. Elle leur tint parole , se livrant entièrement à la réflexion de tout ce qui lui avoit été représenté , & ne donna presque rien

au sommeil , étant uniquement occupée de cette affaire ; l'idée du Marquis de Manteuil se présentoit à elle dans tout son brillant , & la tourmentoit extraordinairement ; elle étoit au désespoir d'avoir des sujets si considérables de se plaindre d'un homme qu'elle ne pouvoit haïr. La comparaison qu'elle faisoit de ces deux concurrens n'étoit pas favorable au Chevalier ; mais enfin après bien des réflexions elle vainquit son propre penchant , & se déterminà à donner la préférence à celui qui la méritoit le mieux , ne voulant point s'ériger en Héroïne de Roman , qui se venge contre elle-même , des fautes d'un Amant infidèle : elle conclut en son particulier , que puisqu'elle étoit trahie par celui que son cœur avoit choisi , elle ne devoit plus suivre que le conseil de la raison , qui la portoit à satisfaire son bienfaiteur. Le Chevalier ignoroit totalement qu'elle eût jamais eue aucune inclination pour le Marquis de Manteuil ; parmi les discours qu'elle lui avoit tenus , ainsi que dans les conversations avec la Comtesse , elle avoit eu l'attention de n'en parler que succinctement , & en des termes qui ne pou-

voient donner à imaginer qu'elle eût pour lui aucun sentiment particulier, ne l'ayant pas même nommé pendant son séjour à Saint Domingue, où elle ne sçavoit point encore les sujets qu'elle avoit de s'en plaindre : elle avoit aussi pris sur elle de ne lui point écrire, pour exécuter la promesse que le Capitaine en avoit exigée de ne donner de ses nouvelles à personne, de peur que son aventure, se divulguant, ne lui causât quelque affaire.

Ayant enfin pris son parti, & le jour commençant à paroître, elle s'endormit, ce qui l'obligea à se lever tard & l'empêcha de sortir, quoique Madame de Morfan l'en eût fait prier & lui eût envoyé son carrosse, la résolution qu'elle venoit de prendre lui avoit trop coûté pour n'en pas conserver quelqu'impresions intérieures qui lui faisoient desirer de se trouver en liberté, du moins pendant tout ce jour, pour avoir le tems de les dissiper, & de composer son visage, afin de ne pas perdre le fruit de son sacrifice, en laissant connoître ce qu'il lui coûtoit.

Le retour du carrosse, qui ne la ramena point, causa au Chevalier une



inquiétude extrême ; il n'ignoroit pas la bonne volonté des tantes en sa faveur , & les soins que la Comtesse avoit pris pour les mettre dans la disposition où elles étoient ; il sçavoit qu'elles devoient avoir parlé de lui , & il craignoit que le refus que Mademoiselle de Malcour faisoit de sortir , ne fût le signal de celui de l'écouter.

Il étoit dans cette perplexité, quand, pour comble d'ennui, il reçut un ordre du Ministre de se rendre à son département sans délai.

L'ordre étoit si pressant, qu'il n'eut pas le tems de prendre congé d'elle , & il fallut partir aussitôt que le Courier qui le lui apportoit. Pendant son absence elle vint voir Madame de Morfan ; mais elles ne s'expliquerent point , & le Chevalier ne pût rien apprendre de ce qui importoit tant à son repos ; & il ne lui fut pas possible de recevoir de sa belle-sœur ( lorsqu'elle lui écrivit ) rien de plus que des espérances vagues, qui n'étoient pas capables de le satisfaire.

Cependant la raison qui l'avoit appelé à Brest venoit d'un ordre de s'embarquer , qu'il y avoit trouvé ; il sal-

loit partir incessamment , & le voyage devoit être de six mois au moins ; dans un autre tems cette commission lui auroit fait un plaisir singulier , elle étoit accompagnée de circonstances qui prouvoient une confiance & une préférence qui avoient lieu de le flater : mais l'occurrence où il se trouvoit les lui rendoit insupportable , & il ne lui restoit que peu de jours à demeurer en France. Cependant, ne pouvant se résoudre à partir sans voir Mademoiselle de Malcour , il prit la poste secrètement & se rendit à Paris avec tant de diligence , qu'il eut le tems de faire son voyage sans que personne le pût soupçonner , tandis qu'au département même on le crût à quelques lieues de Brest , où il se supposa une affaire indispensable. Il arriva chez sa belle-sœur , qui ne comptoit pas le revoir avant son départ ; au milieu de ses agitations , celle qui les causoit vint dîner chez Madame de Morfan , & fut aussi étonnée d'y trouver le Chevalier. Le peu de tems qu'il avoit pour l'entretenir le porta à risquer de la faire expliquer ; l'empressement & la timidité qu'il témoignoit tout-à-la-fois pour sçavoir à quoi s'en

tenir, & l'apprehension qu'il laissoit paroître que la réponse ne lui fût pas favorable, tout prouvoit à Mademoiselle de Malcour qu'elle en étoit éperduement aimée : il lui demanda en grace de prononcer son arrêt, en lui apprenant qu'il ne lui restoit que trois jours à profiter du plaisir de la voir ; & il lui parut si touché de cette séparation, qu'il lui en fit pitié, l'assurant que s'il parloit incertain de ses sentimens, il ne se flatoit pas de la revoir jamais, étant presque sûr de mourir d'inquiétudes. Elle le rassura obligeamment, & lui dit qu'il n'y avoit rien qu'elle ne voulût faire pour prévenir ce malheur & pour le tranquilliser entierement. Et sur la crainte qu'il lui témoignoit de la trouver mariée lorsqu'il reviendrait, elle lui protesta ( d'un air qui promettoit tout, sans l'engager ) qu'étant trop convaincue qu'il étoit de ses amis, elle se faisoit un devoir de le rendre témoin de sa noce, lui jurant de ne prendre aucun engagement en son absence, quand il seroit question d'un établissement cent fois au dessus de ses espérances ; elle lui tint ces discours d'un ton de voix si touchant, & elle les accompa-

gna de regards si obligeans , que le Chevalier enchanté ne douta plus que son bonheur ne fût certain , & que ce qu'il entendoit n'en fût les assurances.

Madame de Morsan charmée des dispositions favorables où elle voyoit Mademoiselle de Malcour , en faveur du Chevalier , la pressoit si vivement de les mettre en exécution , qu'elle auroit eût de la peine à s'en défendre , si le tems prescrit pour le départ eût été plus long : mais la brièveté ( dont intérieurement elle n'étoit pas fâchée ) lui servant de prétexte , elle continua à soutenir qu'elle ne pouvoit en dire davantage pour le présent , & refusa toujours de donner des paroles plus positives ; mais elle en avoit assez fait pour laisser prendre au Capitaine une espérance qui le fit partir plus satisfait qu'il n'avoit osé s'en flater ; il recommanda ses intérêts à Madame de Morsan , qui devint inséparable de cette belle fille.

Cependant les promesses de Boreli subsistoient toujours , mais sans aucune apparence d'exécution , trouvant des prétextes inépuisables pour retarder l'effet de ses engagemens ; tantôt une affaire imprévue l'obligeoit de se ren-

dre



dre à ses terres , où sa présence étoit indispensablement nécessaire , une autre fois une maladie préméditée, à lui ou à sa femme , venoit à son secours ; enfin il avoit un magasin de ressources inépuisable pour éluder la restitution qu'il vouloit éviter. Il paroissoit cependant à bout de ses expédiens , lorsqu'il lui survint un procès singulier qui sembloit exiger tous ses soins , & dont il fit valoir le prétexte. Madame Borely n'avoit pas sujet d'être satisfaite de ses procédés ; & si extérieurement on voyoit entr'eux une sorte d'union , où l'indifférence se remarquoit , c'étoit la politique seule qui l'entretenoit & qui empêchoit l'aversion invincible & réciproque qu'ils avoient l'un pour l'autre, de paroître avec éclat ; ils la cachotent devant le monde sous une froide honnêteté : mais en particulier , cessant de se contraindre , ils s'y abandonnoient si fortement , qu'il leur fut impossible de la dissimuler davantage ; elle avoit commencé avant d'être mariés , & ces époux qui ne s'étoient donnés la foi que par contrainte , en étoient restés aux cérémonies de l'Eglise , qui les lioit extérieurement , sans que le Com-

te eût jamais entrepris de mettre à profit les privilèges que le Sacrement lui avoit accordés. La Dame y paroïsoit peu sensible ; mais cependant, lassée de ses mépris , elle résolut de s'en affranchir & de secoïer un joug dont elle ne connoïsoit que l'amertume & la dépendance. Après s'être bien consultée , levant enfin le masque, elle se retira dans un Couvent , d'où elle lui intenta un procès en cassation de mariage , comme ayant vécu plus de trois ans avec lui , sans qu'il eût eu d'effet. On lui avoit dit que la Loi y étoit formelle, & elle étoit résolue de profiter de l'avantage qu'elle lui offroit.

Elle le fit assigner , à quoi il ne répondit rien , la laissant profiter des défauts qu'elle pouvoit tirer d'un silence qui valoit une conviction.

Tandis qu'il demeueroit si tranquille, Mademoiselle de Malcour qui n'avoit aucun sujet de se loïier de leurs procédés présens, qui loin de chercher à effacer les plaintes que lui avoient occasionné ceux qui s'étoient passés à son égard, sembloient les aggraver , ne laissa pas d'être touchée du ridicule qu'un pareil procès répand d'ordinaire

sur celle qu'il regarde , & elle eut la générosité d'aller voir sa sœur pour la porter à prendre quelque voie d'accommodement , si son mari & elle ne pouvoient vivre ensemble ; elle lui conseilloit du moins de ne s'en séparer qu'à l'amiable , & sans un éclat qui n'étoit propre qu'à donner au public une matiere à rire , qui devoit la deshonnorer entierement : elle n'oublia pas de lui représenter la désagréable cérémonie qu'il lui falloit essuyer pour réussir à prouver ce qu'elle avançoit : mais au lieu de recevoir des conseils si raisonnables de la façon qu'elle l'auroit dû , Madame Borely lui répondit avec aigreur , que c'étoit pousser l'injustice trop loin , que de prétendre s'opposer à ce qu'elle se délivrât d'un esclavage où elle n'avoit été sacrifiée qu'à son refus , & que puisqu'elle avoit sçu se procurer la liberté de choisir un époux à son goût , elle ne devoit pas s'opposer à ce qu'elle en quitta un qu'elle abhorroit , qu'elle avoit été forcée d'accepter , & de qui elle n'avoit reçu que des mépris ; ajoutant , que si l'aveugle amitié de leurs parens , pour une cadette , les avoit forcés à la sacrifier afin de l'éloi-

guer de la maison paternelle , pour qu'elle ( Mlle. de Malcour ) y pût rester triomphante ; les choses étant changées , il lui devoit être indifférent , dans l'occurrence présente , que son infortune cessât ; qu'enfin elle la supplioit de terminer ses remontrances , qui ne l'empêcheroient pas de profiter d'un avantage que les loix lui accordoient.

Mademoiselle de Malcour justement piquée de la façon dont Madame Borely avoit reçu cette preuve de l'intérêt qu'elle prenoit à son honneur , craignant , si elle poussoit la conversation davantage , de n'être pas maîtresse de sa modération , aimâ mieux se retirer que d'enfreindre la loi qu'elle-même s'étoit prescrite , & quitta sa sœur en lui protestant que la démarche qu'elle avoit faite , n'avoit pour but que le desir de lui prouver son amitié , & non pas de lui déplaire ; mais que puisqu'elle avoit le malheur de lui voir interpréter ses intentions d'une manière si injuste , elle ne lui en parleroit de sa vie ; & elles se séparèrent fort peu satisfaites l'une de l'autre , Madame Borely étant plus résolue que jamais à persister dans son dessein. Ce qu'il y eut de plus fin-



gulier & qui étonna tous ceux qui connoissoient ces époux, ce fut de voir Inès, la favorite de Borely, qui lui sembloit si attachée, abandonner son parti; & quoiqu'elle demeura toujours dans sa maison, prendre hautement les intérêts de sa femme contre lui. Le crédit qu'elle avoit sur son esprit la portant publiquement & sans redouter son courroux, à voir très-fréquemment la jeune Comtesse, & à lui fournir toutes les commodités dont elle pouvoit avoir besoin, la prévenant en tout. Loin même de chercher à l'adoucir, elle étoit la première à l'exciter à suivre son procès avec toute la vivacité nécessaire pour un pareil succès, sur-tout l'encourageant à rejeter toutes les propositions d'accommodement que des amis communs lui pourroient faire, & l'excitant à se mettre au-dessus de la honte qu'on lui vouloit persuader qu'il y avoit à chercher sa liberté par cette voie.

Elle s'étoit acquis un tel crédit sur l'esprit de cette jeune Dame, que n'agissant que par ses conseils, loin de se laisser toucher aux représentations qui lui étoient faites par des personnes sages, il sembloit qu'elles ne servoient

qu'à renouveler la vigueur de ses poursuites; & ce qu'il y avoit d'aussi surprenant que le parti qu'Inès avoit pris, c'étoit la tranquillité dont le Comte Borely la laissoit profiter de tous ses avantages, avec laquelle, *muet volontaire*, il laissoit tout porter sans se défendre.

Ce silence abrégant bien des difficultés qu'il auroit pû lui opposer, elle demanda en définition l'Arrêt de nullité d'un mariage sans consommation, qui lui fut accordé, *en, par elle*, se soumettant à tout ce que la coutume exige dans une pareille occasion.

Les rapports furent tels qu'il les lui falloit pour obtenir un triomphe qui ne lui étoit pas contesté; elle fit faire ces dernières significations au Comte, qui ne rompit le silence que pour convenir qu'elle étoit fondée dans ses plaintes, & qu'il étoit vrai qu'il n'avoit jamais eu aucune communication particulière avec elle, avouant que leurs parens les ayant engagés l'un & l'autre contre leurs volontés, l'alliance étoit nulle, puisqu'elle n'avoit pas été libre, & n'avoit point eu d'effet; cette déclaration faite, il sortit de Paris & s'en alla à la campagne, sans paroître se soucier du

succès de cette affaire, qui par son aven  
lui rendoit la liberté, ainsi qu'à sa fem-  
me, qui reprit le nom de Mademoisel-  
le de Malcour, & qui voulant terminer  
une affaire dont le plus difficile étoit  
fait, agit pour rentrer dans ses biens,  
& pour en faire rendre compte à Borely.

Cette résolution entraînant une né-  
cessité de sortir souvent, lui inspira le  
dessein de prendre un appartement  
hors du Monastere; elle ne dépendoit  
plus du Comte, & rien ne s'opposoit à  
son intention. La commodité de ce nou-  
veau logement mettant Inès à portée  
de la voir plus souvent & de lui rendre  
plus facilement des soins, elle en profi-  
toit pour être incessamment auprès  
d'elle; ces empressements ayant attiré  
toute sa confiance, elle l'aimoit uni-  
quement, & lui proposa même de quit-  
ter Borely, qui sembloit depuis long-  
tems la négliger, pour s'attacher à el-  
le, lui promettant les mêmes agrémens  
qu'elle avoit eu auprès de lui. Inès pa-  
rut ravie de cette proposition, & elle  
étoit sur le point de l'accepter, lors-  
que la Maîtresse à laquelle elle alloit  
s'attacher, se trouva saisie d'une ma-  
ladie inconnue qui l'enleva du monde

en six jours , & qui termina tous les projets de bonheur qu'elle s'étoit faits depuis le retour d'une liberté dont elle se propofoit de jouir avec autant d'agrémens qu'elle en avoit peu ressentis jusques-là. On attribua sa mort aux inquiétudes & aux fatigues qui avoient précédés le gain de sa cause ; & Mademoiselle de Malcour ne suivant que les mouvemens de sa générosité, sans songer qu'elle ne perdoit qu'une personne de qui elle n'avoit jamais reçu que des témoignages de haine ; que cette mort, en l'enrichissant considérablement, levoit toutes les difficultés d'un partage auquel Borely n'avoit plus aucuns droits , la regretta comme si elle en eût été aussi aimée qu'elle auroit dû l'être ; ne pouvant songer , sans une extrême compassion , au sort d'une fille de vingt-deux ans , qui par une humeur extraordinaire , s'étoit toujours rendue malheureuse.

Comme de cette sorte il étoit reconnu qu'elle n'avoit aucun lien qui l'attachât à Borely, & qu'elle ne lui devoit plus de n'énagemens , les procédés qu'il avoit eus avec elle suffisant trop pour l'autoriser à agir en toute rigueur ap



recouvrement de son bien, elle lui écrivit pour l'inviter à le lui remettre sans procédures & sans frais, & pour l'avertir, que s'il la contraignoit d'en faire, ils ne pourroient que retomber à sa perte & à sa honte.

Sans répondre par écrit à cette lettre il la vint voir aussitôt, ne lui demandant que très-peu de jours pour mettre en regle tout ce qu'il avoit qui lui étoit dû légitimement, & qui ne pouvoit lui être retenu sans une injustice dont il lui seroit aisé d'avoir raison. Mais comme la plupart des titres en question, ainsi que toutes les pierres qu'il avoit eues de sa famille étoient à cette terre où elle avoit été ci-devant conduite, & où il faisoit son principal séjour, il la pria de lui donner le tems de les aller chercher.

Rien n'étant plus juste que le délai qu'il demandoit, Mademoiselle de Malcour le lui accorda sans difficulté, étant charmée d'avoir l'espérance de terminer toutes affaires à l'amiable.

Ce changement, qui augmentoit si considérablement la fortune de Mademoiselle de Malcour, ne fut pas capable de changer ses résolutions; au con-

traire , elle se fit un plaisir de faire connoître au Chevalier , aussitôt qu'il seroit de retour , qu'elle n'étoit décidée en sa faveur que par une estime si parfaite , qu'elle le préféroit sans balancer , à tous les établissemens sur lesquels sa situation lui permettoit de compter depuis qu'elle étoit devenue un si grand parti.

Elle étoit dans de tels sentimens , & avoit passé quelques jours chez Madame de Morfan , lorsqu'elle reçut une lettre de cet Amant , qui lui apprenoit qu'il venoit d'arriver beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit espéré , son voyage n'ayant pas été si long qu'il l'appréhendoit. Cette nouvelle la troubla , & lui fit sentir qu'elle n'étoit pas si bien résolue qu'elle se l'étoit imaginée ; l'approche d'un mariage pour lequel elle avoit aussi peu d'inclination , lui parut si cruelle , qu'il s'en fallut peu que toute sa fermeté l'abandonnant , elle ne fit connoître à la Comtesse ce qu'elle pensoit. Elle sçut pourtant se contraindre assez pour ne pas le témoigner , & prétextant sa rêverie d'un besoin de dormir qui avoit été précédé par plusieurs nuits d'insomnie , elle se retira de

bonne heure ; mais ce ne fut point pour se livrer à un repos qu'elle auroit cherché vainement dans l'agitation où elle se trouvoit.

Ayant changé pendant cette nuit cent fois de sentimens , & pris cent résolutions différentes ; plus elle sentoit la nécessité de sçavoir elle-même à quoi s'en tenir sur sa volonté , lorsque le Chevalier paroîtroit , & moins elle se sentoit déterminée ; trouvant quelquefois que ce seroit manquer au bon sens que de se livrer sans nécessité à un homme pour qui elle n'avoit que de l'estime , & de qui le secours généreux qu'elle en avoit reçu seroit payé trop chèrement , si elle lui sacrifioit tout le bonheur de sa vie. Mais un moment après faisant réflexion qu'en lui donnant l'exclusion , elle s'exposeroit peut-être au malheur d'épouser un moins honnête-homme que celui qui l'aimoit éperdument , & avec qui elle n'appréhendoit point d'être exposée au mépris & au dégoût que donne la possession à la plupart des époux qui paroissent les plus amoureux en se mariant ; elle préféroit le Chevalier à tous autres , & la balance penchoit entierement de son côté.

Le parti qui lui sembloit le plus sûr & qui l'auroit flatée davantage, c'étoit de jouir de sa liberté, sans l'engager à personne; mais faisant attention aux biens considérables dont elle alloit jouir, elle ne se flatoit pas d'être maîtresse d'en agir de la sorte, & s'attendoit à être persécutée par sa famille, qui n'épargneroit rien pour la porter à prendre un établissement, ainsi qu'à la foule des importuns que l'appas de ses richesses lui attireroit.

Enfin, après avoir examiné ce qui lui étoit le plus convenable, ne pouvant se cacher, quelque fût celui qu'elle épouserait, qu'il lui seroit impossible d'avoir pour lui les sentimens qu'elle avoit eu pour le Marquis de Manteuil, & par conséquent qu'elle ne devoit pas espérer d'être parfaitement heureuse, elle conclut qu'au lieu de s'exposer à la nécessité d'épouser un inconnu, par complaisance pour ses parens, elle feroit beaucoup mieux de se donner au Chevalier, qui, par toutes sortes de raisons, méritoit la préférence. Ce fut la fin de ces incertitudes, & pour n'y plus retomber, voyant l'aurore paroître, elle se leva, comptant que les divers objets



qui se présenteroient devant ses yeux , l'empêcheroient de se livrer de nouveau à des idées dont elle étoit accablée sans en être vaincue.

L'Hôtel de Morfan est une de ces agréables Maisons qui entourent le Palais Royal & qui ont des terrasses qui donnent sur le Jardin ; il n'y avoit point alors de palissades semblables à celles qui y sont à présent , on y pouvoit descendre à toute heure sans être assujettis aux clefs qui ferment chaque espece de petits jardins dépendant des maisons ; il en étoit de même des portes publiques , elles ne fermoient jamais. Feu Monsieur le Duc d'Orléans qui ne trouvoit point de douceurs comparables à la liberté , vouloit que tout le monde en jouît , & eût celle d'entrer à toute heure chez lui. Mais depuis sa mort , quelques particuliers ayant abusé de cette bonté , ont causé le changement qu'on y a fait. La chambre de Mademoiselle de Malcour donnoit sur la terrasse , & comme rien n'échauffe plus que de passer la nuit sans dormir , sur-tout étant agitée de pensées aussi embarrassantes qu'avoient été les siennes , elle voulut prendre le frais , sans

appeller personne , pour ne pas troubler le repos de ceux qui en jouissoient ; elle ouvrit la porte elle-même , & tirant un fauteuil sur la terrasse , elle s'y plaça , tenant un livre pour se défendre.

Il y avoit déjà quelque tems qu'elle y étoit & qu'elle essayoit à s'occuper de sa lecture , quand sa femme-de-chambre ( qui couchoit dans une garde-robe voisine , & qui s'étoit éveillée au bruit qu'elle n'avoit pû s'empêcher de faire en traînant son fauteuil , étant venue sçavoir si elle avoit besoin de son service ) lui fit remarquer deux Officiers qui étoient arrêtés au bas de son balcon , & qui avoient les yeux attachés sur elle , dont l'un des deux paroissoit si surpris , qu'on auroit dit qu'il étoit en extase.

Elle leva les yeux de dessus son livre ; en les jettant sur lui , il eut encore plus de facilité à la considérer. Ah Dieu ! s'écria-t-il , en parcourant ses traits avidement , peut-il y avoir une ressemblance plus parfaite : hélas ! c'est le vivant portrait de ma chère pouponne.

Quand Mademoiselle de Malcour au-

roit pû méconnoître le Marquis de Manteuil, le son de sa voix, & ce qu'il venoit de dire, auroit suffi pour le lui rappeler. Cette rencontre inopinée lui fit ressentir des mouvemens qu'elle n'auroit pû exprimer quand elle l'auroit voulu; la présence du Marquis ranima toute la tendresse qu'elle avoit eue pour lui; mais l'idée de ses procédés, dont elle avoit été instruite, ainsi que de son mariage, fait si peu de tems après sa prétendue mort, lui prouvant l'indifférence qu'il avoit eue pour elle, lui inspira une colere, qui balança la joie qu'elle n'avoit pû s'empêcher de ressentir au premier coup d'œil; & les engagements où il étoit lui représentant toute l'impossibilité qu'il y auroit à le rappeler, elle eut honte du plaisir où elle venoit de se livrer.

Son premier mouvement fut de rentrer, & de le laisser dans l'erreur où il paroissoit sur sa ressemblance: mais à l'instant ayant pris une résolution différente, & croyant être assez sûre d'elle pour que ce fût la dernière fois qu'elle le verroit, elle ne put se refuser la satisfaction de lui faire connoître qu'elle étoit *elle-même*, & qu'elle n'ignoroit

pas ses procédés, se flatant de les lui représenter avec assez d'indifférence, pour qu'il ne pût accuser, de l'explication qu'elle lui vouloit bien donner, que l'envie de l'en railler; projetant de se conduire de manière qu'elle lui prouveroit que si elle l'avoit écouté autrefois, cette complaisance provenoit plutôt de l'obéissance qu'elle devoit à ses parens, que de l'inclination qu'elle eût eue pour lui.

Ayant ainsi décidé ce qu'elle vouloit faire, loin de quitter la place ou de tourner la tête, elle le regarda en souriant, de l'air d'une personne qui lui aidait à la reconnoître, & à qui il n'étoit pas inconnu.

Il en fut frappé, & montant précipitamment sur le balcon; juste ciel! s'écria-t-il, en arrivant auprès d'elle, est-il possible que ce soit, pouponne, & qu'il n'y ait point d'illusion dans cette aventure? Il n'y en a aucune, reprit-elle, rien n'est plus réel, & c'est moi-même. Cette réponse ayant achevé de dissiper tous les doutes qui pouvoient rester à Monsieur de Manteuil, sa surprise & sa joie furent telles qu'il fut un tems considérable sans avoir la force de



de prononcer un seul mot. Cette immobilité étant enfin passée, il se jeta à ses pieds, les embrassant avec des transports si vifs, qu'il lui fut impossible de s'en défendre, & qu'elle en fut presque attendrie, sentant qu'il est trop téméraire de s'exposer à l'entretien d'un Amant qu'on a tendrement aimé, quand il veut entreprendre de paroître innocent.

Elle essaya vainement à le repousser & à rentrer dans son appartement; il ne lui étoit pas possible de quitter le fauteuil où il la retenoit; il lui tenoit les deux mains, sur lesquelles il répandoit des larmes de joie & prononçoit sans cesse d'une voix entrecoupée, ma chere pouponne... quel bonheur!... je vous retrouve.

Ses transports auroient duré plus long-tems, si Mademoiselle de Malcour, s'arrachant elle-même à la douceur qu'elle ne pouvoit s'empêcher de trouver en cette aventure, ne l'eût interrompue, & retira enfin ses mains d'entre les siennes, en prenant un air sévère qui le rendit de nouveau immobile.

Vous n'y songez pas, Monsieur, lui dit-elle.  
II. Partie.

dit-elle, ces empressements hors de saison me semblent très-déplacés; croyez-moi, conservez-les pour celle à qui vous les devez, & modérez vos vivacités auprès d'une personne qui n'étant pas née pour vous, n'est pas obligée de les souffrir plus long-tems. Je les ai tolérés, ajouta-t-elle, en considération de votre étonnement; mais comme je n'y ai été invitée que par cet unique mouvement, il est tems que vous les réprimiez, en vous conformant aux manières qui conviennent entre nous.

La joie du Marquis avoit d'abord été si excessive, qu'il n'avoit pas fait attention à la froideur dont elle y avoit répondu: mais ce discours l'ayant entièrement rappelé à lui-même, cette espèce d'ivresse se dissipant, il tomba dans un étonnement fort différent du premier.

Qu'est ce que j'entends! dit-il, en se relevant & en reculant de quelques pas; dans le tems que je vous retrouve, comme par un miracle, c'est de votre bouche que sort un pareil avis, & l'accueil que vous me faites s'adresse à moi; cela peut-il être possible?

Vous n'êtes pas née pour moi! con-

tinuoit - il avec étonnement : Que sont donc devenus les engagemens où nos parens nous avoient mis , & où vous entrates de si bonne grace , qu'il sembloit que vous aviez prévenu leurs ordres pour me donner votre cœur ?

Ingrat ! reprit-elle , est-ce à vous à me rappeler des promesses où vous sembliez avoir tant d'impatience de vous soustraire ? qu'à peine votre pere a été au tombeau , que vous avez fait éclatter les feux qui vous portoient d'un autre côté. . . Ce reproche fit une telle impression sur le Marquis , qu'il pâlit , & qu'elle appréhenda qu'il ne s'évanouît ; c'est pourquoi lui faisant donner un siège , je ne comprends rien à votre sensibilité , poursuivit-elle ; mais il est pourtant certain que je ne dois point écouter les témoignages d'une tendresse qui ne me convient plus : si Madame de Manteuil en étoit informée , elle pourroit lui causer des chagrins que la bienséance & mon propre repos me portent à lui épargner ; c'est pour elle que vous devez garder vos empressemens , & ne me témoigner qu'une honnêteté plus tranquille , qui est désormais tout ce que j'exige de vous.

Manteuil l'écoutant sans l'interrompre, lui donna tout le tems de s'expliquer. La surprise où le mettoit ce discours, l'ayant fait continuer à garder le silence, donna occasion à Mademoiselle de Malcour de poursuivre. Quel étoit votre dessein, lui dit-elle; quand vous auriez pû me cacher votre mariage, quel fruit espériez-vous tirer de cette feinte, si c'est celui de me voir vous assurer encore des sentimens que l'obéissance & le devoir avoient fait naître, & que ce même devoir a détruit aussitôt qu'ils y ont été contraires? Il me semble que c'étoit acheter trop cher ce foible divertissement; puisqu'enfin, plus mon erreur auroit été longue, & plus je vous en aurois voulu de mal après être désabusée.

Hélas! reprit Manteuil, qu'en vous abusant dans le tems où vous vous croyez la plus clair-voyante, vous-même me désabusez cruellement d'une illusion qui avoit fait tout mon bonheur.

Il est donc possible, dit-il douloureusement, & je n'en puis douter, puisque c'est vous qui me le dites, que



je ne tenois que du devoir & de l'obéissance, les assurances de tendresse que vous m'aviez données : vous avoüiez à présent que ce n'étoit que des sentimens forcés ; ils sont cessés, dites-vous ? Ah ! cruelle, falloit-il me persuader de leur sincérité, pour m'en désabuser aujourd'hui & pour me frapper d'un coup mortel ; dans le moment que pénétré du plaisir de vous revoir, après vous avoir cru morte, je me livre tout entier à la joie de cet heureux événement. Ce n'est pas assez d'une telle injustice, continua-t-il, vous voulez encore me supposer des crimes pour vous justifier en quelque sorte, en me traitant de coupable : que me voulez-vous dire de Madame de Manteuil ? Qui est-elle ? Et où se cache cet être d'imagination ? Je suis marié, à ce que vous dites ; à qui donc ? En quel lieu, & quand s'est fait ce mariage, de qui j'entends parler en ce moment pour la première fois ?

La volubilité de son discours ôta tout moyen à Mademoiselle de Malcour de l'interrompre ; mais sans être persuadée qu'il dît vrai, elle étoit étonnée de l'empressement dont il cherchoit à se

justifier, lorsque poursuivant avec la même vivacité; je vous comprends à merveille, lui dit-il, vous craignez mes reproches, & pour excuser votre injustice, vous m'en supposez une dont vous sçavez bien que je suis innocent, & vous ne m'imputez un mariage dont il m'est bien aisé de prouver la fausseté, que pour me persuader que c'est le bruit qui en a couru qui vous a déterminé à faire le vôtre: mais à quoi bon chercher de vains prétextes, vous étiez la maîtresse de votre main. Quelle que soit votre inconstance, je me trouve encore plus heureux de vous revoir, que quand je vous ai cru privée de la vie: vous vivez, c'en est assez pour moi; je vous aime avec des sentimens si purs, que je me plaignois cent fois le jour de la cruauté de ma destinée, & à présent que je vous vois heureuse, je mourrai content, en vous souhaitant, de même qu'à l'époux fortuné que vous m'avez préféré, autant de bonheur, que vous me causez de tourmens. Adieu, Madame, ajouta-t-il avec un air désespéré, je souhaite que mon Rival vous aime aussi sincèrement que moi, & que rien enfin ne troublant votre féli-

cité , vous oubliez si parfaitement l'injustice que vous me faites , que le remors n'empoisonne jamais la douceur de vos jours.

A ces mots il voulut se retirer, mais Mademoiselle de Malcour l'ayant retenu par le bras ; arrêtez , lui dit-elle , expliquez-vous mieux ; qui vous a dit que j'étois mariée ? Outre que cela n'est pas vrai , c'est que vous n'en auriez pû rien sçavoir , puisqu'il n'y a qu'un moment que vous me croyiez morte , & que c'est un Roman que vous composez sur l'heure , pour avoir occasion de me faire des reproches. J'avoue, reprit le Marquis ( sans s'appercevoir qu'elle disoit que son mariage étoit faux ) que je ne vous croyois plus vivante , & par conséquent que j'ignorois absolument votre établissement ; mais c'est vous qui venez de me l'apprendre , en me déclarant que vous n'étiez pas née pour vivre avec moi : puisque je ne dois plus me flater que vous soyez en état de faire mon bonheur , je ne puis douter que vous n'ayez fait celui d'un autre.

Vous n'avez pas présumé juste , repliqua-t'elle , je ne suis point encore

mariée; mais il vous doit peu importer si je la suis ou si je la serai, puisque vous-même l'étant, vous & moi n'avons plus rien à prétendre l'un à l'autre. Vous m'en avez déjà accusé, s'écria-t-il, & si je ne puis vous désabuser, du moins apprenez-moi qui vous a dit cette imposture; le respect que j'ai pour vous est tel que je l'aurois eû même pour l'époux que vous auriez choisi; mais il ne doit point influencer sur ceux qui m'ont noirci de cette calomnie; dites-moi de grace qui j'en dois punir.

Il parloit avec tant de véhémence, que Mademoiselle de Malcour ne voulant point lui occasionner d'affaires avec Borely, refusa de le lui nommer.

Enfin ils se désabusèrent réciproquement, & leur satisfaction fut égale en se trouvant fidelles. La joie rendit cette conversation si confuse, qu'à peine se pouvoient-ils entendre: cependant ils y trouvoient un charme inexprimable; le tems s'écoula promptement, & le Jardin se remplissant de monde, le bruit qu'ils entendirent dans l'Hôtel leur ayant fait comprendre qu'on étoit levé, leur fit connoître aussi qu'il étoit

tems.



tems de se séparer , Mademoiselle de Malcour ne jugeant pas à propos de le faire entrer pour la première fois par son appartement chez Madame de Morfan , ni qu'il fût de la bienséance de paroître aux yeux du Public avec un jeune homme dans un négligé aussi simple ; ce qui fit qu'elle le pria de se retirer ; mais pour achever de s'éclaircir , elle lui donna rendez-vous à son Couvent, où elle lui promit de retourner le soir.

Manteuil obéit sans résistance , & fut rejoindre son Ami , qui par discrétion , l'attendoit à quelques pas sous des arbres.

Son entretien avec Mademoiselle de Malcour fut si peu suivi , qu'il ne trouva pas le moment de lui demander par quelle aventure le bruit de sa mort avoit couru , & comment les circonstances qui l'accompagnoient se trouvoient fausses.

Pour lui tenir sa parole , elle prit congé dès le même jour de Madame de Morfan , malgré les efforts que cette Dame fit pour la retenir ; elle avoit trop d'impatience de se trouver seule , pour goûter en liberté la douceur de

revoir son Amant fidele , dans le tems où elle auroit le moins osé s'en flater : mais cette joie n'étoit pourtant pas entierement tranquille , puisque si d'un côté elle revoyoit le seul homme pour qui elle pût avoir de l'inclination , & le revoyoit amoureux & constant , les espérances qu'elle avoit laissé prendre au Chevalier de Morfan l'inquiétoient horriblement.

La reconnoissance lui faisoit envisager qu'il y auroit de l'ingratitude d'abandonner un homme qu'elle ne pouvoit douter qui ne l'aimât avec passion , & à qui elle n'ignoroit pas qu'elle causeroit le plus sensible déplaisir ; son humeur bienfaisante lui représentoit qu'il lui seroit impossible d'être heureuse , tandis qu'elle feroit des malheureux , & sur-tout le Chevalier , à qui elle étoit si redevable. Mais le Marquis de Manteuil qui ignoroit absolument tout ce qui auroit pû mêler quelque amertume à sa joie , la goûtoit dans toute sa pureté ; il retrouvoit vivante une Maîtresse qu'il croyoit avoir vû enter- rer ; la façon deobligeante dont il en avoit été reçu d'abord , s'étoit convertie en faveur pour lui aussitôt qu'il

SUPPOSÉ.

51

en avoit connu le motif ; & la satisfaction qu'elle avoit témoigné de le trouver innocent , étoit une preuve certaine qu'il en étoit toujours aimé ; elle étoit maîtresse de sa main , ses parens lui avoient recommandé en mourant de la lui donner , & il ne pensoit pas que rien pût mettre obstacle à son bonheur , qu'il regardoit comme fort proche.

Résolu de lui en parler , il attendit avec impatience le moment de la revoir , qui arriva enfin ; & l'amour qui le lui avoit fait devancer , le fit trouver à la porte du Couvent précisément lorsqu'elle y rentroit , d'où elle passa promptement à son parloir.

Après s'être renouvelé les assurances des sentimens qu'ils avoient conservés l'un pour l'autre , ils se demanderent tout à la fois les aventures qui leur étoient arrivées depuis leur séparation ; mais comme ils ne pouvoient pas s'en instruire tout ensemble , l'impatience du Marquis de Manteuil fut la première satisfaite ; celle de sa Maîtresse ayant eu la complaisance de céder à la sienne , elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis le jour qu'il les

avoit quittées, sa mere & elle ; ainsi que depuis la mort de cette Dame, jusqu'au moment qu'ils s'étoient rejoints.

Elle ne lui cacha point les obligations qu'elle avoit au Chevalier de Morfan ; Manteuil en fut allarmé, & sentit aisément qu'il n'étoit pas possible que le Capitaine ne fût point devenu amoureux de sa passagere : cependant quelque intéressant que cet article fût pour lui ; les cruautés de Borely & de sa femme faisoient une puissante diversion ; il ne pouvoit, sans frémir d'horreur, penser aux excès où la rage & la vengeance les avoit portés ; il se sentoit animé d'une fureur qui auroit été sûrement fatale à ce perfide, si Mademoiselle de Malcour avoit eu moins de pouvoir sur lui ; mais elle lui défendit absolument de lui en jamais rien témoigner, & elle eut beaucoup de peine à le forcer de lui dire qu'il se conformeroit à sa volonté : après quoi, autant pour le distraire de cette idée, que pour satisfaire le desir qu'elle avoit d'apprendre à quoi son Amant avoit passé sa vie depuis leur séparation, elle le pria de lui réciter à son tour ce qui avoit donné sujet à le faire croire ma-



rié, en le raillant légèrement sur ce qu'il avoit eu la force d'esprit de se trouver à son enterrement. Il l'interrompit à ces mots : quant à mon prétendu mariage, dit-il, il n'y a eu aucune apparence, & il est certainement tout de l'invention de Borely ; mais pour le reste, quel reproche me faites-vous, & dans quel état ce spectacle me mit-il, lorsque je scûs la part que vous y aviez ? Ecoutez-moi, poursuivit le Marquis, & vous connoîtrez l'injustice que vous me faites, en m'imputant à votre enterrement la fermeté barbare de vous rendre les derniers devoirs comme à une personne indifférente. Non, ma chere Pouponne, j'ignorois de qui étoit le Convoi, & je payai cherement cette fatale connoissance.

Vous sçavez, dit-il, qu'après la mort de Monsieur votre pere, je le regrettai d'autant plus, que je joignois à la perte d'un ami ( de qui j'étois tendrement aimé ; & à qui j'étois aussi attaché que vous-même ) le retardement de mes plus douces espérances ; le bonheur prochain de vous épouser, duquel il m'avoit flaté, se trouvant reculé par l'accident qui nous privoit de ce cher

pere ; vous vous souvenez bien aussi que les premiers jours d'une douleur si légitime étant passés , & Madame votre mere voulant exécuter les ordres qu'un époux mourant lui avoit donnés , m'ordonna de tout préparer pour une cérémonie qui devoit me rendre le plus heureux des hommes ; mais la maladie & la mort de mon pere ayant suivi de près celle de Madame votre mere , ce fut de nouveaux obstacles. Les affaires , que la perte que je venois de faire , m'attiroit , me retinrent chez moi plus d'un mois sans avoir reçu de vos nouvelles , quoique je vous eusse écrit fréquemment ; au bout duquel tems , étant prêt à partir pour venir vous joindre , afin de mêler mes larmes aux vôtres , & de terminer notre mariage suspendu par tant de funestes événemens , il vint un Valet-de-chambre que je reconnus pour avoir appartenu à feu Monsieur le Baron ; ce garçon me dit que vous deviez arriver chez vous dans trois jours , & que vous me priez de vous y venir joindre , sans aller à Paris , pour des raisons que vous me diriez ; sur-tout , de ne vous plus écrire : je crus vous obéir en différant mon dé-

part ; quelque inquiétude où me jettât ce que vous me mandiez , je m'y conformai. J'eus le tems de m'impacienter , car au lieu de trois jours , il se passa plus d'un mois : enfin lassé de vous attendre , & passant par-dessus des défenses qui devenoient nulles , puisque le terme prescrit étoit expiré plusieurs fois. Je ne balançai plus à partir , prenant la résolution de n'aller chez Borely , où je vous croyois , parce que je vous y avois laissée , qu'après avoir appris de vos nouvelles par une voie indirecte : je n'en crus point de plus sûre que d'en venir demander à vos tant les Religieuses ; mais en arrivant chez elles & en passant devant leur Eglise , où je sçavois que Monsieur & Madame de Malcour étoient enterrés , j'apperçus le carrosse de Borely , je ne doutai pas qu'il n'y fût attiré par quelque service que ces Dames , ou lui , faisoient faire pour le repos de l'ame de ces chers parens.

Sans chercher à m'éclaircir d'une chose que je croyois certaine , j'entraî dans l'Eglise pour leur rendre encore ce dernier devoir. Mais la première chose qui me frappa , ce fut un cer-

cueil que l'on mettoit en terre ; ne pouvant regarder cette circonstance comme relative à votre famille, je crus m'être trompé, & je demandai à une Dame qui se trouva près de moi, qui étoit la personne qu'on enterroit, elle ne put satisfaire ma curiosité, & me dit qu'elle ne sçavoit rien de tout ce que je lui demandois, n'étant point du quartier, & étant entrée par hasard dans ce lieu, que cependant elle avoit entendu dire que c'étoit une jeune Pensionnaire qu'il n'y avoit que quinze jours qui avoit quitté la maison.

J'ignorois que vous y eussiez entré, & il ne me vint pas à l'esprit que vous eussiez de part à ce que je voyois ; mais comme j'avois vu le carrosse de Borely à la porte, je ne pouvois douter que lui ou sa femme n'y fussent ; & pensant que la morte étoit de leur connoissance, je conclus qu'elle pouvoit être de la vôtre ; par conséquent je présumai que vous y seriez aussi, ou supposé qu'il y eût quelque raison à ce que je ne parusse pas vous chercher, cette occasion se présentait naturellement pour nous faire rencontrer par hasard.



Dans cette pensée je perçai la foule pour vous trouver, mais mes soins furent inutiles ; j'apperçus Borely, je le saluai, il feignit de ne me pas remarquer : comme je ne vous vis point, je ne crus pas devoir faire d'efforts pour l'obliger à me rendre le salut ; uniquement occupé de vous, je ne fis pas attention aux Armes qui entouroient l'Eglise, & je sortis pour aller demander de vos nouvelles aux domestiques de votre Beau-frere ; mais la foule m'empêchant de les aborder, me reporta malgré moi à la porte, où enfin je levai les yeux sur les ornemens dont elle étoit couverte, & je remarquai avec effroi, ce qui m'étoit échappé d'abord.

Je ne pus avoir la satisfaction de croire que ces Armes décorassent la sépulture de vos parens ; les lozanges dans lesquelles elles étoient me témoignèrent trop qu'elles n'étoient là que pour l'enterrement de la Demoiselle dont on me venoit de parler ; le blanc de la tenture me le confirmoit.

Et ce qui auroit dû d'abord me frapper, Borely en deuil me revint à l'imagination, qui ne me permit plus de

douter qu'elle ne fût de votre famille, où je n'avois jamais entendu dire qu'il y eût d'autre fille que vous & votre sœur. Ce que je voyois me saisit d'effroi, cherchant pourtant encore à douter d'un malheur, que malgré moi je regardois comme trop certain ; je demandai en tremblant à un laquais qui étoit à mes côtés, de qui étoit cette pompe funébre. Hélas ! Monsieur, me répondit-il ; c'est celle de la pauvre Demoiselle de Malcour.

Je ne sçais s'il en dit davantage ; car à peine eus-je entendu prononcer votre nom, que je n'entendis plus rien, & que je m'évanoüis ; mes gens m'emportèrent dans une maison voisine, où je fus plus de trois heures sans connoissance ; on crut que j'expirerois, ce qui fit que l'on envoya chercher ma sœur, qui étoit à l'*Abbaye aux Bois*.

Je revins enfin de cette pamoison ; mais ce ne fut que pour témoigner un si grand désespoir, qu'il donna tout à craindre pour ma vie : Mademoiselle de Manteuil jugea à propos de me tirer d'un endroit où tout redoubloit ma douleur ; & le lendemain elle me ramena à la campagne, d'où j'étois parti.

Je me laissai conduire, sans me mêler de rien ; tout m'étoit devenu si indifférent, que j'étois semblable à un homme qui a perdu la raison. Je tombai malade, & je ne me tirai de cette maladie que pour entrer dans une langueur & dans une mélancolie qui fit douter si je pourrois y résister ; ma sœur, qui donnoit tous ses soins à ma consolation, voyant qu'elle n'y réussissoit point, craignant pour ma vie, me sollicita de chercher dans les voyages une dissipation que je ne devois plus espérer en restant chez moi. Je n'aurois pû m'y résoudre, si la complaisance que je lui devois, pour s'être confinée dans mon désert, où elle s'ennuyoit, sans me témoigner d'autre peine que celle qu'elle me voyoit ressentir, ne m'y eût porté.

Je consentis donc qu'elle fit préparer ce qui m'étoit nécessaire pour un voyage d'Italie. j'espérai, comme elle, que la diversité des objets pourroit donner quelque allègement à ma douleur, mais ce fut inutilement, rien ne m'occupoit que votre idée, & lassé d'une promenade dont je n'avois que l'incommodité, j'imaginai que je trou-

verois plus de satisfaction à revenir chez moi , où rien ne s'opposoit à la seule douceur qui me flatoit , de m'occuper en liberté à penser à la perte que je croyois avoir faite.

Je pressai mon retour , & ma sœur qui revint avec empressement auprès de moi , y a demeuré depuis ce tems ; mais soit le peu d'habitude de vivre à la campagne , où mon humeur solitaire qui ne lui donnoit pas occasion de se distraire par la compagnie , ou enfin qu'ayant naturellement du goût pour son Couvent , elle fût fâchée d'en être si long-tems éloignée ; je me suis aperçu qu'elle palissoit & qu'elle avoit quelque inquiétude qui , sans doute , lui causoient cet ennui ; pour ne pas abuser de son amitié , je l'ai ramenée à Paris depuis trois jours , & j'avois résolu de partir demain pour retourner chez moi : je me promenois ce matin , comme j'ai toujours fait aux heures où ce Jardin est solitaire , lorsque j'y ai été joint par le Marquis Baquini qui est mon ami particulier & qui n'ignoroit pas mes chagrins : il m'avoit promis de venir avec moi passer quelques-tems dans ma solitude ; mais à présent j'y renonce ,



n'ayant plus besoin de mettre sa complaisance, ni celle de ma sœur, à une si triste épreuve. Je me flate, ajouta-t-il, que toutes mes peines sont cessées, puisque je vous retrouve fidelle, & que n'ayant plus d'obstacles à vaincre, vous ne voudrez pas différer de dégager une parole sur laquelle toutes sortes de raisons me permettent de compter.

Mademoiselle de Malcour l'assura qu'elle étoit incapable de changer de sentimens, & que puisque leur bonheur commun les avoit rassemblés assez tôt pour qu'il n'y fût pas né d'obstacles, il pouvoit compter de nouveau sur ses promesses.

Sur cette agréable assurance le Marquis se crut en droit de la presser pour en fixer le jour; mais au lieu de répondre à son impatience, elle lui déclara qu'elle ne pouvoit former cet engagement de quelque tems.

Que le raison pouvez-vous en avoir, lui dit-il, tout surpris, voulez-vous donner encore à Borely la commodité de vous faire quelque nouvelle perfidie. Je suis en lieu de sûreté, reprit-elle, & nous n'avons rien à redouter

de sa noirceur. Manteuil la pressa vainement ; elle demeura ferme dans la résolution d'attendre le retour du Chevalier, à qui elle avoit promis qu'il seroit de la noce, quoique les choses ayant tourné autrement, elle ne prétendît plus qu'il y fît le personnage dont elle l'avoit laissé se flater, & qu'elle croyoit, comme lui, qu'il y seroit. Mais elle ne témoigna pas ce motif au Marquis, il la pressa en vain de lui faire une réponse plus positive sans pouvoir en rien obtenir ; & l'heure du parloir étant passée, il fallut qu'il se retirât avant d'avoir reçu aucunes assurances sur le tems où elle consentiroit à leur union.

Il la voyoit tous les jours & la pressoit sans cesse de se déterminer, sans sçavoir quel étoit le motif de cette incertitude, dont il avoit une extrême inquiétude ; il est vrai qu'elle l'assuroit positivement qu'elle ne seroit jamais à d'autre qu'à lui : mais quand il la pressoit pour fixer le jour, elle demeurait embarrassée, & loin de s'expliquer, elle lui laissoit appercevoir, malgré elle, qu'il y avoit quelque mystère qu'elle ne lui découvroit pas.

Désespéré , mais n'osant la presser davantage sur un secret qu'elle lui vouloit cacher , le chagrin qu'il en eut fit que sa santé s'altéra insensiblement ; elle le remarqua , & craignant qu'il n'en tombât malade , elle lui découvrit enfin le mystere , avouant qu'ayant tant d'obligations au Chevalier de Morsan , & ne pouvant en faire son époux , elle vouloit du moins conserver des honnêtetés pour lui , qui lui fissent comprendre qu'elle n'étoit pas ingrate.

Elle lui avoua aussi que , persuadée qu'il étoit marié , & comprenant qu'elle ne pourroit résister aux sollicitations d'une famille qui la pressoit de prendre son parti , elle avoit mieux aimé s'unir au Chevalier de Morsan qu'à tout autre , parce qu'elle connoissoit sa probité ; qu'il lui avoit sauvé la vie & l'honneur ; qu'il avoit exposé sa fortune pour elle , & dont elle ne pouvoit douter d'être tendrement chérie , ne lui étant pas permis de l'espérer de même de celui qui lui auroit été présenté par ses parens , sans être connu d'elle.

Cet aveu frappa le Marquis comme un coup de foudre. Ah , grand Dieu ! s'écria-t-il , en se levant avec fureur ; le voilà donc ce mystere odieux que je

ne pouvois pénétrer : Vous l'aimez , vous m'avez abandonné ; & pour payer les obligations que vous lui avez , vous voulez m'enlever votre main pour la lui donner ? Mais , infidelle ! est-elle à vous cette main ? Votre pere n'en avoit-il pas disposé en sa faveur ? N'y aviez-vous pas consenti ? Pouvez-vous oublier des engagements auxquels vous vous étiez soumise sans contrainte ? Ne m'avez-vous point donné cette foi ( que vous m'arrachez ) devant un pere mourant , avec autant de solennité , que vous auriez pû faire au pied de l'Autel ?

Il s'exprimoit d'une telle violence , qu'elle ne put l'interrompre , & il n'écoutoit rien de ce qu'elle vouloit lui représenter. Après avoir dit encore mille autres inutilités , il se préparoit à sortir , lorsque Mademoiselle de Malcour , qui , au lieu de se trouver piquée de son procédé , jugeoit de l'amour qu'il avoit pour elle , par son emportement ; voulant faire un effort pour le désabuser , l'obligea enfin à l'entendre ; elle obtint un moment d'audience avec peine , & l'ayant forcé à s'asseoir : Si je vous aimois moins , lui dit-elle, pensez-vous



vous que je ne m'offençasse point d'une vivacité aussi déplacée & qui me témoigne si peu d'estime ? Vous me croyez capable de manquer aux engagements que j'ai pris avec vous, & dont je compte que de l'exécution dépend uniquement le bonheur de ma vie ? Mais mon cher Marquis, ajouta-t-elle, me fera-t-il entièrement impossible de remplir ce que je vous dois, & de ne pas manquer d'égards pour mon libérateur . . . . celui sans qui vous perdiez pour jamais votre Pouponne ? Je pense que non ; & je vous invite même à songer que vous devez être de moitié de la reconnoissance, puisque si vous m'aimez ( comme il m'est doux de le croire ) vous ne lui devez pas moins que moi. Quand j'ai souffert ses assiduités, je ne croyois plus pouvoir être à vous ; à présent je ne crois pas qu'il me soit possible de me donner à lui ; mon cœur & mon devoir me prescrivant la même loi, mais ce même devoir qui se joint en votre faveur à la plus tendre inclination, m'inspire aussi que je lui dois le ménagement de ne pas disposer de moi en son absence ; il sembleroit que j'aurois profité de ce :

tems pour me marier furtivement , & pour ne lui pas seulement faire l'honnêteté de lui témoigner que je suis fâchée de tromper ainsi ses espérances.

Permettez-moi donc de lui donner ce petit adoucissement , continua-t-elle , & de lui offrir , au défaut de main , la plus tendre amitié ; c'est le moins que vous & moi puissions faire pour un homme à qui nous devons le bonheur de nous voir réunis.

La douceur de Mademoiselle de Malcour , jointe aux termes obligeans dont elle s'exprimoit , calmerent le désespoir du Marquis ; & quoiqu'il ne fût pas tout-à-fait content , il lui demanda mille fois pardon de ses injustes soupçons ; mais il ne pouvoit goûter l'excès de ménagement qu'elle vouloit avoir pour son Rival. A quel tems me renvoyez-vous ? lui disoit-il : Pouvez-vous espérer qu'il acceptera l'échange que vous lui voulez proposer , & qu'après vous avoir aimé. . . . que dis-je ? Après avoir eu l'esperance de vous épouser , vous prétendez qu'il y renonce tranquillement , & qu'il consente à voir un autre, possesseur du bien qui lui a été presque promis ? Cela n'est ni

possible ni vraisemblable, & je ne dois pas m'y attendre. Je suis perdu, poursuivait-il; vous ne soutiendrez point son désespoir; il vous représentera ses droits avec les services qu'il a eu le bonheur de vous rendre, & il obtiendra de votre pitié ce que vous refusez à mon amour, ou il exigera du moins, que ne voulant pas l'épouser, vous ne vous donniez à personne: enfin je m'attends à tout, & si vous ne voulez me rendre heureux que de son consentement, je ne dois pas compter de vous posséder jamais.

Vous êtes trop ingénieux à vous faire de la peine, lui dit-elle, & le Chevalier est trop galant homme pour ne se pas rendre justice, quand il apprendra les termes où nous en sommes, qu'il saura que notre amour est né long-tems avant de le connoître, & qu'en suivant les mouvemens de nos cœurs, nous remplissons la volonté de ceux à qui nous devons le jour.

Mais enfin, s'il abuse de vos bontés, interrompit le Marquis, faudra-t-il que je sois la victime de son injustice? Non, dit elle; & s'il pouvoit être vrai qu'il voulût user tyranniquement de ma déférence, quitte envers lui, je ne sui-

vrais plus que mon inclination ; mais je le connois , & nous n'en devons rien craindre.

Il voulut encore lui représenter qu'il feroit plus aisé au Chevalier de prendre son parti après la perte de ses espérances , que tandis qu'il en conserveroit quelqu'une ; puisque le moyen le plus sûr pour les lui ôter toutes , c'étoit qu'il la trouvât mariée en arrivant. Mais ce fut en vain , Mademoiselle de Malcour demeura inébranlable ; elle annonça même à cet Amant , qu'elle partoît dans deux jours avec Madame de Morfan , pour aller attendre le Chevalier à une Terre que cette Dame avoit près d'Orleans , où elles devoient passer une partie du mois de Septembre ; qu'elle le lui avoit promis avant de l'avoir retrouvé , & qu'elle ne pouvoit s'en dédire honnêtement. Que c'étoit en ce lieu où le Chevalier leur avoit mandé qu'il les iroit joindre.

Ce fut un nouveau surcroît d'inquiétudes pour le Marquis , & Mademoiselle de Malcour eut toutes les peines imaginables à rassurer son Amant que cette partie de plaisir , son éloignement , & la présence du Cheva-



Her, allarmoient au dernier point.

Pour le tranquilliser, elle lui promit qu'elle emploieroit ce tems à faire entendre raison à Monsieur de Morfan, & quelque chose qui arrivât, elle l'assura de l'épouser sans retardement au retour de cette campagne, dont elle abrégeroit le voyage le plus qu'elle pourroit.

Manteuil un peu soulagé par une promesse si flatteuse, obéit aux instances qu'elle lui fit de s'en aller dans ses Terres, & d'y passer tout le tems qu'elle seroit absente. Elle ne lui fit point part de la raison secrète qui l'obligeoit à le souhaiter, & qui n'étoit, en effet, que l'appréhension qu'un hazard malheureux ne le fît trouver avec le Chevalier; contre qui se piquant peut-être, il ne survînt entr'eux quelque discussion fâcheuse.

Mademoiselle de Malcour voulut cependant, avant de partir, voir Mademoiselle de Manteuil, avec qui elle avoit vécu dans leur plus grande jeunesse; mais séparées depuis l'âge de cinq ans, elles ne se connoissoient plus. Etant aussi aimables qu'ellès étoient l'une & l'autre, toutes deux aimant ten-

drement le Marquis , elles n'eurent pas de peine à s'unir d'une amitié réciproque , ce qui fit un plaisir infini à Maneuil. Il sortit de Paris , comme il l'avoit promis à sa Maîtresse , & elle partit le même jour avec Madame de Morfan , désirant de voir Borely avant de s'éloigner. La lenteur dont il se mettoit en devoir de rendre un bien , sur quoi il n'avoit plus aucune sorte de droits , commençoit à l'impatiser ; elle auroit même laissé les ordres , pour travailler à le contraindre , s'il ne lui étoit pas survenu un nouveau prétexte , où il y auroit eu quelque sorte d'inhumanité à s'opposer. Inès , sa fidèle Inès , qui l'aimoit uniquement ( & à qui il avoit redonné toute sa confiance depuis la mort de l'aînée de Mademoiselle de Malcour ) étoit à l'extrémité. Pour l'instruire de son état , elle lui avoit envoyé un exprès à sa Terre , où il étoit presque toujours , & où il faisoit entendre qu'il se préparoit à restituer le bien qu'il avoit possédé si injustement : il étoit accouru sans différer , & n'auroit pas eu le même empressement s'il eût été mandé sur un pareil sujet pour la Comtesse sa mere. On le

trouva chez lui ; mais cette excuse trop légitime , ayant été acceptée par Mademoiselle de Malcour , elle partit sans faire rien contre lui.

Madame de Morfan proposa à sa belle compagne , d'aller le second jour dîner chez une Dame de ses amies , ce qui ne les éloignoit pas de leur route.

Elle envoya tout de suite ses équipages & ses femmes , restant seule dans sa calèche avec Mademoiselle de Malcour , n'ayant gardé que son cocher , un postillon & un laquais.

Après le dîner , l'heure de partir étant venue , & ayant à peu-près mesuré le tems qu'il leur falloit pour faire au jour , les trois lieues qui leur restoit , elles prirent congé de la Dame chez qui elles étoient : mais elles ne partirent pas sitôt qu'elles l'avoient prétendu , mille contre-tems les retardèrent. Un des chevaux se trouva défectueux ; le postillon qui le mena au Maréchal , loin de faire une diligence propre à réparer le tems perdu , s'amusa dans le village ; enfin elles auroient touché chez leur Amie , si le beau clair de Lune , en réparant l'absence du jour , ne les eût invitées d'en profiter , par des

chemins si battus , qu'il n'y avoit rien à craindre.

Elles rouloient sans accidens , & n'étoient plus qu'à un quart de lieue du Château , quand elles virent sortir d'un petit bois , auprès duquel il leur falloit passer , quatre hommes affublés dans des bonnets à l'Angloise , & que les voyageurs ne mettent d'ordinaire que pour se garder du froid ou de la pluie.

Cet équipage , dans un tems fort chaud , les fit rire d'abord ; mais ce mouvement ne dura pas ; elles s'inquiéterent en les voyant venir droit à elles , & en remarquant qu'à leurs capottes étoient joints des masques qui leur couvroient le visage.

Ces quatre hommes mirent le pistolet à la main & ordonnerent fièrement au cocher d'arrêter. Ce fidele domestique , loin d'obéir , auroit peut-être risqué sa vie en fôiettant ses chevaux , comme il fit , si le postillon plus timide , n'eût retenu les siens , & n'eût de la sorte , rendu inutile la bonne volonté du cocher.

Le laquais qui étoit derriere ayant pensé prudemment , que seul & sans armes il ne pouvoit être d'aucun secours.



cours à ses Dames , se laissa glisser à terre , & se coulant de buissons en buissons , s'échappa sans être apperçu.

Cependant Madame de Morsan & Mademoiselle de Malcour croyant avoir affaire à des voleurs , cherchoient leurs bourses pour les leur donner , sans se laisser violenter ; mais l'un de ceux qui ouvroient la portiere , leur dit , qu'il n'étoit pas question d'argent , & sans leur donner le tems de délibérer , il saisit Madame de Morsan qu'il arracha de la calèche malgré ses efforts & ceux de Mademoiselle de Malcour ; il la mit rudement à terre , tandis qu'un autre retenant cette Demoiselle entre ses bras , l'empêchoit de se jeter en bas ; un troisième ayant précipité le cocher hors de son siège , se mit à sa place , & ordonna au postillon de marcher , ce qu'il fit avec une vitesse opposée à la lenteur dont il les avoit amenées jusques-là.

Madame de Morsan les voyant s'éloigner , & connoissant qu'il lui étoit impossible de suivre un équipage à six chevaux qui s'enfuyoit au grand galop , pensoit à retourner sur ses pas à un village qui étoit tout proche , pour demander du secours & faire courir après.

les ravisseurs de son Amie. Mais deux autres hommes qu'elle n'avoit pas encore vûs , après avoir attaché son cocher à un arbre , l'attachèrent à un autre , en les avertissant , que s'ils jetoient le moindre cri ou s'ils appelloient au secours , ils ne s'éloigneroient gueres , & seroient auprès d'eux assez tôt pour leur casser la tête , avant que ceux qu'ils auroient appelés eussent pû les mettre à l'abri du danger.

Après cette menace ils monterent à cheval , & à toute bride furent joindre leurs compagnons.

Cependant la calèche couroit toujours , tandis que Mademoiselle de Malcour faisoit des cris & des efforts inutiles : mais rien n'auroit pû la garantir de la violence de ses ravisseurs , si le laquais qui s'en étoit fui , n'eût eu la présence d'esprit de courir au Château annoncer cet accident.

Le secours qu'il en pouvoit tirer auroit même été tardif , si par bonheur il n'eût pas rencontré sur sa route le Chevalier de Morfan à une fort petite distance du lieu de la catastrophe. Il étoit arrivé le matin , & s'impatientant de la lenteur de ses Dames , voulant les sur-

prendre, en avançant de quelques momens le plaisir de les voir, il avoit été au-devant d'elles. Comme il étoit tard, dans la crainte qu'il ne leur fût arrivé quelque accident, il s'étoit fait accompagner par son Valet-de-Chambre, celui de la Comtesse, & un laquais; tous quatre bien armés, ils venoient de la forte, sans le sçavoir, au-devant du laquais de Madame de Morsan, qui accouroit tout hors d'haleine, & qui, malgré son effroi, reconnut le Chevalier; mais il étoit si essoufflé, qu'il ne put prononcer que ce peu de mots : *aux voleurs ! . . . courez . . . on les égorgé . . .* en même tems il leur montra la route qu'il falloit tenir. Le Chevalier outré de douleur & de courroux partit avec une vitesse extrême; il entra dans le bois, où il eut à peine fait quelques pas, qu'il entendit les plaintes d'une femme; il suivit la voix, & trouva Madame de Morsan : la crainte de la mort, dont on l'avoit menacée, ne l'empêchoit pas de crier pour attirer du secours.

Surpris de la trouver dans cet état, il voulut descendre pour la délier; mais cette Dame qui le vit si bien ac-

compagné, connoissant son dessein ; l'empêcha de s'arrêter, en lui criant : ah ! mon cher frere, courez après Mademoiselle de Malcour qui vient d'être enlevée ; vous perdriez ici un tems qui donneroit aux ravisseurs celui de se sauver ; Champagne suffira pour me délivrer.

C'étoit le même laquais qui avoit averti le Chevalier de l'accident, & qui retournoit avec lui où il avoit laissé sa Maîtresse.

Le Chevalier suivant son avis, sans s'amuser à lui répondre, poursuivit son chemin, les traces de la calèche le guidant : elles étoient si fraîches, qu'il ne pouvoit s'y méprendre.

Quelque diligence qu'il fît, il n'auroit pû cependant la joindre, si un heureux accident n'eût retardé la fuite de l'équipage. Un des traits avoit cassé, & le peu de momens qui furent employés à le raccommoder, lui fournissoit le tems d'arriver assez-tôt pour l'appercevoir. Ce bois n'étoit point épais, & il étoit tout composé de jeunes arbres, qui ne formoient pas assez d'ombrage pour empêcher les rayons de la Lune de l'éclairer : le Chevalier



qui en connoissoit les routes , pour y avoir souvent chassé , vit avec joie qu'ils marchaient dans un lieu où ils alloient rencontrer un fossé qu'il leur faudroit côtoyer pour reprendre le chemin vis-à-vis ; y étant lui-même arrivé, il le franchit avec sa suite ; de cette façon il se trouva au-devant d'eux précisément au détour du fossé.

Il courut au postillon & lui crioit d'arrêter , quand celui qui étoit dans la calèche , irrité de cet obstacle , ordonna à ses gens de tirer sur lui , ne pouvant le faire lui-même , parce qu'il étoit suffisamment occupé à retenir Mademoiselle de Malcour.

Il fut obéi, mais si mal-adroitement, que de deux coups qui furent tirés, le premier se perdit en l'air, tandis que le second blessa un des chevaux de l'équipage. Ce cheval effrayé, se renversa sur les autres & y causa un tel désordre, qu'ils se cabrerent ; le cocher ne les pouvant plus retenir, voulut sauter à terre ; mais il se blessa si considérablement , qu'il eut bien de la peine à se tirer de dessous les roües.

Cet événement, différent des intentions du chef , l'obligea d'abandonner

Mademoiselle de Malcour pour se défendre ; enragé d'avoir manqué son coup , & n'ayant pas le temps de monter à cheval , il courut au Chevalier de Morfan un pistolet de poche à la main , espérant lui brûler la cervelle ; mais le Chevalier qui n'étoit point si occupé qu'il ne le vît venir , ne lui donna pas le loisir de l'approcher , & lui en tira lui-même un coup , qui le frappant à la poitrine , le renversa sans connoissance.

Aussitôt que ceux qui l'accompagnoient l'eurent vu tomber , ils prirent la fuite , & le Chevalier ne songea pas à les poursuivre , trop occupé du péril où l'emportement des chevaux mettoit Mademoiselle de Malcour ; ne pensant qu'à la tirer de la calèche , il y réussit heureusement ; & à l'aide des deux hommes qu'il avoit avec lui , elle ne se blessa point ; mais elle étoit si effrayée , qu'il lui fut impossible d'exprimer la peur qu'elle avoit eu , autrement que par ses larmes.

La fougue des chevaux étant calmée , tandis que les gens du Chevalier s'emparoiént du malheureux cocher , qui , froissé de sa chute , n'avoit pu

suivre ses compagnons. Le Chevalier s'approcha du Maître, à qui, en arrachant le masque & le bonnet, il le connut pour le traître Borely.

Ce misérable perdoit tout son sang, & ne donnoit aucun signe de vie. Le Chevalier ne fut presque pas surpris de le voir là, s'imaginant bien qu'il ne pouvoit y avoir que lui qui fût capable d'une telle action.

Madame de Morfan arriva sur cette entrefaite, conduite par son cocher, ayant envoyé Champagne au Château chercher du monde & un carrosse. Les scélérats que le Chevalier avoit mis en fuite, en passant près d'elle avec précipitation, venoient de lui donner à connoître que le succès avoit été suivant ses desirs, & elle se hâta de rejoindre le Chevalier & sa troupe, sans attendre un secours qui devenoit inutile.

Elle eut horreur de la continuation des crimes de ce perfide : mais il étoit question de sçavoir ce que l'on feroit des blessés ; comme cette aventure étoit arrivée sur ses Terres, le Chevalier & elles jugerent à propos de les faire porter dans le Château, où elle pouvoit faire venir sa Justice ; car de l'atten-

dre sur le lieu , il y avoit toute apparence que Borely seroit mort avant qu'elle fût arrivée : la difficulté la plus grande consistoit à l'emporter ; on fit un brancard avec des branches , sur quoi on le coucha ; celui qui avoit servi de cocher fut lié & enmené par leurs gens. Le cheval qui avoit été blessé étant dételé, on laissa respirer les autres ; & les voyant plus tranquilles , sans attendre le nouvel équipage que Madame de Morsan avoit envoyé chercher , les Dames remonterent dans la calèche. Le postillon ne se trouva pas ; il s'étoit jetté à terre voyant tomber Borely , & s'en étoit fui ; mais un laquais fit ses fonctions , & on ne souffrit point de son éloignement.

L'effroi de Mademoiselle de Malcour l'avoit empêchée de pouvoir dire une parole ; ce ne fut qu'en remontant dans la calèche qu'il lui fut possible de parler.

Il est écrit , dit-elle au Chevalier , que je vous devrai éternellement la vie & l'honneur : les obligations que je vous ai sont si fréquentes & si essentielles , que je crains d'en rester ingrate.



Je pense différemment , reprit-il , en rendant graces au ciel , qui me fournit des occasions de vous servir & de mériter votre choix : il n'en dit pas davantage , n'étant pas un grand faiseur de complimens ; pour les abrégér , il ordonna au cocher qui avoit repris sa place , de suivre ceux qui portoient le brancard , & qui étoient déjà en marche ; tous ensemble prenans le chemin du Château.

Le ciel qui venoit de se couvrir d'un nuage , leur déroba la clarté de la Lune , obligea cette caravanne à marcher au petit pas : ils alloient si doucement , qu'il étoit plus de minuit lorsqu'ils arriverent.

Le premier soin fut de mettre Borely ( qui respiroit encore ) dans un lit ; on avoit envoyé chercher le Chirurgien à l'instant , mais il ne se trouva point , il fallut l'attendre ; & la pointe du jour paroissoit , avant qu'il eût été possible de mettre le premier appareil sur sa blessure. Les Juges du lieu vinrent presque en même-tems , qui reçurent la plainte de leur Dame & de Mademoiselle de Malcour , avec la déposition des domestiques. Ils étoient en-

core occupés à interroger le cocher de Borely, lorsque la Comtesse, sa mere, arriva en poste.

Un des complices de son malheureux fils, voyant le funeste succès de cette action, avoit couru l'en avertir; mais il ne put lui dire s'il vivoit encore : elle fut au désespoir de cette affreuse nouvelle; & son fils criminel entre les mains de Madame de Morsan, ne lui permettoit point de décider si elle souhaitoit sa vie ou sa mort. Mademoiselle de Malcour & ses tantes qui l'estimoient infiniment, avoient eu l'attention de ne lui rien dire de l'aventure de l'exhumation de la Négresse; malgré cela il en avoit transpiré quelques choses qui avoient été jusqu'à elle; mais profitant de la discrétion dont on la lui avoit cachée, elle ne faisoit pas semblant de le sçavoir, quoiqu'elle ne l'eût point ignorée. Malgré cette bonne volonté, elle sçavoit bien que des attentats de la nature de ce dernier (qui ne pouvoit pas rester secret, de même que les précédens) ne se pardonnent pas en France, où elle avoit tout à redouter de leur suite; elle envoya promptement chercher une chaise

de poste & partit en diligence pour voir si elle ne pourroit point obtenir quelque chose de Mademoiselle de Malcour en faveur d'un fils , qu'elle ne pouvoit se cacher , qui ne méritoit point ses allarmes , & qui étoit entièrement indigne des soins qu'elle vouloit prendre pour lui , mais que l'honneur ne lui permettoit pas d'abandonner à sa mauvaise destinée. Elle avoit plus de sujet de craindre que d'espérer ; & sans manquer à ce que des personnes de condition se doivent les unes aux autres , non plus qu'à l'humanité , cette Demoiselle pouvoit laisser périr un homme si souvent coupable à son égard. Madame Borely n'ayant pour se flater , que l'union qui avoit été entre feu Madame de Malcour & elle ; c'étoit cette tendre amitié qu'elle vouloit réclamer auprès de la fille , & la seule protection qu'elle espéroit dans une si triste occasion.

Quoique par les indignes procédés de Borely envers Mademoiselle de Malcour , il n'eût pas été équivoque qu'il avoit eu tout le tort , & qu'elle en avoit agi avec une extrême générosité. rentrant ensuite dans le Couvent où

étoit Madame Borely ; cette Dame honteuse des mauvaises actions de son fils , n'avoit pas osé vivre familièrement avec elle , & affectant un esprit de retraite , qui n'étoit que trop bien fondé , elle étoit demeurée fort solitaire dans son appartement , d'où elle ne sortoit presque point , sous le prétexte de sa mauvaise santé , qu'effectivement ses chagrins avoient considérablement altérée. Mais enfin , n'y pouvant plus tenir , elle quitta cette Maison & fut demeurer à l'Abbaye aux Bois , où elle fit connoissance avec Mademoiselle de Manteuil , à qui elle s'attacha fort tendrement. Ce fut là où elle apprit l'affreuse nouvelle du dernier crime de son fils , & d'où elle partit pour courir au Château de Madame de Morsan , avec plus de crainte que d'espérance , dans un état à faire pitié aux cœurs les plus durs. Le premier objet qui se présenta à ses yeux , fut le Chirurgien , qui sortoit de la chambre du blessé.

Elle lui demanda en tremblant , ce qu'il pensoit de l'état où il étoit ? A quoi il répondit , que l'endroit de la blessure étoit fort dangereux , qu'il y venoit de mettre le premier appareil ,



& qu'il n'en pourroit rien dire qu'après qu'il l'auroit levé , ce qui ne seroit que dans vingt-quatre heures ; que cependant il avoioit d'avance qu'il en avoit fort mauvaise opinion , attendu la place où étoit le coup : il lui apprit que Borely avoit repris la connoissance ; mais qu'il étoit si foible par la grande quantité de sang qu'il avoit perdu , que quand il n'y auroit pas d'autre danger à craindre , c'en étoit assez pour ne lui devoir point parler , parce que la moindre émotion étoit capable de le tuer ; & qu'ainsi il la conjuroit de ne pas entrer dans sa chambre , sans l'avoir du moins fait préparer à la voir.

Madame Borely obéit , & alloit passer chez Madame de Morsan , qu'elle venoit de faire avertir de son arrivée , & à qui elle avoit fait demander la permission de la saluer , lorsqu'elle rencontra Mademoiselle de Malcour , qui sortant de chez la Comtesse , traversoit l'anti-chambre pour l'éviter , & pour aller se mettre au lit.

Cette mere désolée se jeta à ses genoux. Grace ma chere Demoiselle , lui dit-elle ; je vous la demande au nom de ce que vous avez eu de plus cher ,

en un mot, d'une mere qui aimoit tendrement celle du criminel pour qui je vous implore : il est indigne de vos bontés, je vous l'avoue, & il est justement puni du crime qu'il a voulu commettre, qui, selon les apparences, lui coûtera la vie. Mais enfin, poursuivit-elle, cette vie souillée de tant de mauvaises actions à votre égard, peut encore traîner quelque tems : considérez en pitié l'état d'une mere qui craint également de voir mourir son fils, ou de le voir vivre, pour aller terminer ses jours sur un échaffaut, où il ne tient qu'à vous de l'envoyer.

Mademoiselle de Malcour, qui dans les premiers mouvemens que la colere lui auroit dû inspirer à son exhumation, n'en avoit pas été assez obsédée pour ne point pardonner à deux coupables dont la présence étoit suffisante pour avoir dû l'aigrir, ne fut pas plus sévere à l'aspect d'une Dame qu'elle respectoit, qui n'avoit aucune part aux mauvaises actions de son fils., n'étant déjà que trop à plaindre d'avoir mis au monde un monstre qui ne vivoit que pour la déshonorer.

Elle avoit fait de vains efforts afin

de relever Madame Borely ; mais prosternée à ses pieds , elle lui embrassoit les genoux qu'elle baignoit de ses larmes , sans que Mademoiselle de Malcour la pût relever , quoiqu'elle lui disoit inutilement qu'elle ne lui répondroit pas tandis qu'elle resteroit dans une telle situation. Elle protestoit de n'en point changer , qu'elle ne lui eût promis de ne point faire de poursuites contre son fils , soit qu'il en réchappât ou non.

Mademoiselle de Malcour étoit assez embarrassée de la trouver si pressante , non qu'elle balançât entre la rigueur & la clémence ; mais la part que les personnes chez qui elle étoit ( avoient à l'aventure ) lui persuadoit qu'elle ne pouvoit donner de parole sur un tel sujet , sans les avoir consultées , & qu'elle étoit obligée de s'en rapporter à leurs conseils.

Elle avoit déjà ordonné que l'on avertît Madame de Morsan & le Chevalier , lorsqu'ils parurent à propos pour la tirer de peine. Madame Borely appercevant Morsan , quitta enfin les pieds de Mademoiselle de Malcour , & s'adressant à lui , elle le supplia dans

des termes qui exprimoient si bien sa douleur, & qui étoient si remplis de soumission, d'engager Mademoiselle de Malcour à pardonner à l'infortuné Borely, que le Chevalier, dont le cœur n'étoit pas aussi dur que la phisionomie, ne balança point à se rendre son avocat; mais il fit remarquer à cette mere affligée, qu'il étoit impossible de supprimer toutes les formalités de la Justice, parce que, si son fils en revenoit, & qu'il n'y eût rien eu de fait pour le prévenir, tout criminel qu'il étoit, il seroit en droit d'accuser sa belle sœur & cette Demoiselle de l'avoir fait assassiner. Je vous le dis à regret; mais, Madame, vous connoissez trop, ajouta-t-il, le mauvais caractère de votre fils, pour douter qu'il n'employât pas un moyen si propre à le venger de l'obstacle que nous avons mis à ses intentions: pardon, poursuivit-il, si sans ménager votre douleur, j'ose vous parler de lui dans des termes si peu obligeans; mais c'est qu'il n'est pas juste, pour remplir le devoir d'une vaine politesse, d'exposer les innocens à devenir la victime du coupable.



Ce brusque discours , fondé sur la vérité , quoique dénué de ce qui auroit pû le rendre moins dur , fit soupçonner Madame Borely, obligea Mademoiselle de Malcour à baisser la vue , & força la Comtesse de lui témoigner par un petit signe , qu'elle n'étoit pas entièrement contente de l'entendre parler si cruement à une femme de qui il falloit plutôt respecter la douleur , que de l'aigrir.

Madame de Morfan voulant réparer en quelque sorte , ce que la franchise du Chevalier l'avoit porté à dire de fâcheux , prit la parole , & après avoir témoigné, en peu de mots , à Madame Borely , la part qu'elle prenoit à sa peine : Si vous voulez me permettre de dire mon avis , dit-elle , il me semble qu'il n'est pas impossible de prendre des mesures pour contenter Madame , & pour que nous ne courions aucuns risques. Nous avons entre nos mains un des complices ; on le peut garder en prison jusqu'à tems qu'on voie de quelle façon tournera la maladie du Comte ; & s'il en relève , il faudra que Madame sa mere l'oblige de donner par-devant Notaire une déclaration de la

vérité. Il lui sera aisé de l'y déterminer, en lui disant que ce n'est qu'à ce prix que nous consentons à assoupir cette affaire; au surplus s'il étoit assez mal conseillé pour résister à une proposition, où tout l'avantage seroit pour lui, Madame Borely n'auroit pas sujet de s'offenser, de ce que nous servant des moyens que nous avons, nous fissions entendre le prisonnier & nos domestiques, qui dans cette occasion devenus témoins nécessaires, seroient assurément écoutés.

Rien ne paroïssoit plus raisonnable, & Madame Borely accepta la grace, aux conditions proposées, déclarant d'avance par écrit, tout ce qu'elle avoit appris du Valet-de-chambre de son fils, qui étoit le même qui avoit été lui donner avis de ce qui venoit de se passer; elle le signa & demeura tranquille sur cette article, ayant la parole de Madame de Morsan, que jamais cet écrit ne paroîtroit, à moins que Borely ne les contraignît de s'en servir.

Le Chevalier, toujours attentif à ce qui concernoit Mademoiselle de Malcour, appréhendant que l'agitation où elle étoit depuis la veille, sans avoir

pris aucun repos , n'altérât sa santé , exhorta les Dames en général d'aller se mettre au lit : Madame de Morfan & son Amie profiterent de cet avis ; mais Madame Borely préféra de voir son fils au besoin de se coucher. Le Chevalier qui devoit compte au Ministre de ce qu'il avoit fait dans son voyage , les quitta pour se rendre à la Cour , & promit d'être de retour incessamment.

Madame Borely obtint la permission du Chirurgien d'entrer chez son fils , à qui la connoissance étoit revenue : elle convint avec lui qu'elle feroit plusieurs tours dans la chambre , pour être remarquée du malade avant de s'approcher de son lit & de lui parler ; il avoit exigé cela d'elle pour empêcher que la joie & l'émotion d'un fils , qui dans un tel état revoit sa mere , ne lui devînt funeste. Elle consentit à tout , quoiqu'elle ne fût pas dans l'erreur du Chirurgien , & qu'elle ne pût ignorer qu'elle étoit trop indifférente à cet in-grat pour lui causer aucune sensibilité. Cependant ne voulant pas négliger la moindre précaution , elle s'approcha de son lit après lui avoir donné le tems de la considérer , de la reconnoître par

gradation & sans précipitation.

Il la reconnut aussi-tôt qu'elle parut ; mais comme elle l'avoit prévu , ce fut sans en paroître ému. Elle s'approcha de lui , quoiqu'il fût extrêmement abattu , & qu'il n'essaya pas à faire d'efforts pour lui parler ; elle connut au mouvement inquiet de ses yeux , qu'il auroit voulu sçavoir où il étoit , se trouvant dans un lieu inconnu , bien servi , sa mere auprès de lui , sans pouvoir imaginer par où ni comment elle s'étoit rencontrée à propos pour le faire transporter dans cette demeure qu'il supposoit être une maison d'ami ; mais quoiqu'en même-tems il ne pût douter qu'il ne dût cet asyle au soin de cette même mere , il étoit moins occupé de ses bontés que du désespoir d'avoir manqué son coup , qu'il se rappelloit à merveille. Elle s'aperçut aisément du désir qu'il avoit d'apprendre en quel lieu ils étoient ; mais n'osant le lui faire connoître , elle se contenta de lui dire en lui serrant la main , qu'il ne s'inquiétât de rien , & qu'il étoit en sûreté chez ses amis , qu'il ne devoit songer qu'à se guérir. Elle auroit cru prendre mal son tems pour lui faire des repre-



ches de sa mauvaise conduite , qui auroient été d'autant plus déplacés , qu'il y avoit long-tems qu'il l'avoit deshabituee de lui faire des représentations , qu'elle n'ignoroit point qui étoient si inutiles , qu'il ne daignoit pas se contraindre jusqu'à les écouter , ni même à le feindre.

Ses mauvais procédés à l'égard de sa mere , de même que dans toute sa conduite en général , n'avoient pas absolument éteint l'amitié maternelle : mais si elle l'aimoit encore , c'étoit sans prévention , & sans qu'une aveugle affection lui cachât qu'il en étoit indigne : en un mot , l'honneur , plutôt que la tendresse , la portoit à la démarche qu'elle venoit faire.

Borely ne répondit rien à ce qu'elle lui dit ; & comme elle craignit de l'incommoder , elle cessa de lui parler , se jettant dans un fauteuil où elle dormit quelques heures. Celle où le Chirurgien devoit lever l'appareil se présenta enfin ; la plaie étoit en si mauvais état qu'il ne lui fut pas possible de dissimuler à Madame Borely ni au malade qu'il ne lui restoit pas vingt-quatre heures à vivre , & que son devoir l'obligeoit à

leur dire qu'il étoit à présent moins nécessaire auprès de lui , qu'un Confesseur.

On apprit cette nouvelle à Madame de Morfan qui envoya promptement chercher son Curé ; c'étoit un bon Ecclésiastique , homme d'esprit & de mérite : elle eut aussi la précaution de faire sortir Madame Borely d'un lieu qui devenoit encore plus triste pour elle , & où le danger dans lequel étoit son fils , renouvelloit la tendresse que ses déportemens passés avoient ralentie.

Borely reçut avec assez de tranquillité la certitude de l'état où il étoit ; il parut content de voir le Curé , & le pria de faire sortir tout le monde.

Il fut plus de cinq heures enfermé avec lui , après quoi l'Ecclésiastique ( qui lui avoit appris qu'il étoit chez Madame de Morfan ) entra par son ordre dans la chambre de cette Dame , où elle & Mademoiselle de Malcour étoient occupées à consoler Madame Borely : il leur dit à toutes trois que le Malade les prioit très-humblement de lui faire la grace de le venir voir , ayant des choses de très-grande importance à leur apprendre , que cela

ne se pouvoit retarder , l'extrémité où il étoit ne lui permettant pas de se flatter de jouir encore long-tems de la vie ; mais qu'il mourroit désespéré si elles ne lui accorderoient pas cette faveur.

Mademoiselle de Malcour en fit quelque difficulté ; elle ne pouvoit s'empêcher de penser à tous les maux qu'il lui avoit fait , & l'état où il étoit ne la rassuroit point ; mais ces Dames la presserent tant de ne pas refuser une pareille satisfaction à un mourant , qu'elle cessa de s'en défendre , & qu'elle les suivit en tremblant.

Le blessé les appercevant , les pria de s'avancer , & commença par demander pardon à Mademoiselle de Malcour , de tous les maux qu'il lui avoit voulu faire , dans des termes qui prouvoient que l'approche de la mort lui donnoit des sentimens différens de ceux qu'il avoit eus pendant sa vie.

Mais voyant Madame Borely en larmes ; consolez-vous , lui dit-il , vous ne perdez rien , & je vois à regret des pleurs que je ne mérite pas. Hélas ! mon cher fils , reprit-elle toute attendrie , que puis-je craindre encore ? Je perds tout en vous perdant , & quelque

faute que mon fils ait pû commettre, je ne sens à présent que la douleur d'une séparation si cruelle.

Vos bontés me confondent, Madame !, repartit-il, d'un air pénétré ; moins je les mérite, & plus j'y suis sensible : consolez-vous, je vous supplie ; je vous le répète, vous ne perdez qu'un ingrat qui en est indigne, & qui a toujours causé vos malheurs. Trop heureux, quand ma mort est prête à les réparer, que Monsieur, dit-il, en montrant le Curé, ait bien voulu m'encourager à faire mon devoir ; & j'espère par ses bons avis, vous rendre en mourant un service qui vous empêche d'avoir ma mémoire en horreur. Madame Borely jugeant que l'esprit de son fils commençoit à se troubler, le pria de ne plus parler de la sorte, en lui jurant que dès à présent elle lui pardonnoit tous les sujets de plainte qu'elle en avoit pû recevoir.

Mon intention, n'est pas de vous en parler plus long-tems, dit-il ; car je n'ai pas la force de vous en apprendre davantage. Vous sçauvez le reste après ma mort ; je vous invite seulement, aussitôt que je ne serai plus,  
d'ouvrir



d'ouvrir cet écrin , dit-il , en lui en montrant un qui s'étoit trouvé dans ses poches ; Monsieur le Curé en a la clef , il vous la remettra quand il m'aura fermé les yeux. Je vous demande pardon de nouveau du mystere qu'il renferme , & de n'avoir pas le courage de vous avancer de quelque moment une satisfaction qui me tiendrait peut-être lieu de mérite. Mais j'avoüe ma foiblesse , je n'en suis pas le maître : cependant, Madame , qu'une douleur que j'ai si peu méritée , ne vous occupe point assez , pour négliger d'exécuter promptement ce que je vous propose ; c'est le seul moyen de vous consoler , & de connoître que ma perte n'est point absolument irréparable ; qu'enfin l'espoir de votre maison ne périt pas tout en moi. J'en dis trop , interrompit-il ; mais je vous supplie de ne me point faire de questions auxquelles je ne répondrois plus.

Comme il me reste bien des choses à faire connoître , continua-t-il , & que l'on m'a assuré qu'il étoit important pour votre tranquillité qu'elles fussent déclarées d'une façon juridique ; que Monsieur le Curé a bien voulu me prê-

ter sa plume ; il les a écrites dans les mêmes termes que je les lui ai dictées ; il ne s'agit plus que de les lire en présence d'un Notaire , & que je certifie qu'elles contiennent vérité ; c'est pourquoi j'en ai envoyé chercher un.

En effet , il parut à l'instant , & Borely lui ayant ordonné le formulaire de la déclaration , qui contenoit ce qu'il alloit entendre , lui dit de faire sa Charge à mesure que le Curé liroit , protestant avec serment qu'il avoit lû lui-même cet écrit , & qu'il étoit vrai dans tous les points.

Ces Dames , qui ne comprenoient rien à une semblable formalité , ne s'y opposèrent cependant pas. Le Curé s'étant mis en devoir de commencer la lecture , & le Notaire de parapher les feuilles que l'Ecclésiastique avoit écrites , en les faisant reconnoître au malade , qui eut la force de mettre son nom à toutes ; elles furent lues à haute voix en ces termes , étant adressées à Madame Borely.

Comme je n'ai pas la force de faire tout de suite un discours aussi long que celui que je desiré vous faire entendre , je vous supplie , Madame , de permet-

tre que j'emploie une voix étrangere pour m'exprimer, & pour vous instruire d'une vie dont vous n'avez vu que l'extérieur : il est inutile que je vous en rappelle les événemens, peu intéressans pour vous, & où Mademoiselle de Malcour n'a aucune part : je prendrai seulement ma relation du tems que nous arrivâmes vous & moi en France, & que nous fûmes à la Terre du Baron de Malcour, où pour son malheur, le mien & celui de sa famille, je pris la funeste passion qui a causé tant de crimes, & qui me cause enfin la mort, que j'ai trop bien méritée, pour oser m'en plaindre. Comme vous aviez, Madame, un dessein extrême de me marier, vous flatant qu'un établissement heureux vaincroit en moi le feu de la jeunesse, auquel vous attribuez mes égaremens, vous me le proposâtes ; je me serois bien gardé de l'accepter, si vous n'y aviez pas jointe la promesse de m'abandonner tout votre bien.

Cet article me rendit docile ; le desir de vous en dépouiller m'engagea à ce que je n'aurois pas fait par complaisance ; je ne respirois que de m'en voir

le maître, & je m'en faisois une douce idée. Je vous suivis à Paris, abandonnant l'Italie avec autant de joie que vous, mais par un motif bien différent. Vous ne cherchiez à retourner dans votre patrie, que pour trouver une retraite, dont votre vertu vous faisoit désirer la tranquillité; & moi j'abandonnois la mienne par la seule espérance que les plaisirs turbulens de Paris me fourniroient mille occasions de me tirer à la voluptée & au libertinage.

La vue de la cadette du Baron de Malcour m'inspira d'abord un amour violent. Ce ne fut pas le bien que j'entendois dire qui lui attira mon estime, mais sa beauté seulement, & si elle avoit voulu être moins vertueuse, je ne l'aurois trouvée que plus à mon gré. Bien résolu, si je l'épousois, de lui laisser sa vertu en partage, sans pourtant m'y fier, ne prenant d'intérêt qu'à ses attraits; vous & moi lui donnant la préférence sur son aînée: mais elle ne me la donnoit pas de même sur quelques plus heureux que moi. Vous eutes le chagrin, & moi la rage, d'en être refusée. Pour vous consoler



de ce refus, & pour vous prouver qu'il venoit d'elle seule, Monsieur & Madame de Malcour vous offrirent l'aînée. Vous me proposâtes cet échange; je le refusai d'abord; mais faisant réflexion que je perdrais l'avantage d'être maître de votre bien; & de plus, le génie vindicatif, si commun dans ma patrie, me faisant envisager, que si je refusois l'alliance de la daignieuse Pouponne, je m'interdirois la facilité de m'en venger, parce que n'ayant rien de commun avec elle, je ne pourrois jamais avoir rien à y démêler. J'acceptai tout ce qui pouvoit me mettre en état de lui nuire un jour: ce ne fut cependant qu'après avoir tenté si vous seriez d'humeur à faire pour moi, sans m'engager, ce que vous m'offriez de faire en me mariant. Mais vous me parûtes fort éloignée d'en avoir l'intention; je compris bien que la peur que je ne dissipasse ce que vous m'aviez donné, en étoit la seule cause. Mais, loin de vous en être obligé, j'en conçu contre vous autant de courroux, que si vous m'aviez fait une grande injustice: & j'étois à peine plus irrité contre la sœur Malcour que contre vous.

L'amour que j'avois pour elle , & que je prenois pour de la haine , me la faisoit observer avec des yeux attentifs. Je ne pouvois penser que des filles élevées si différamment de ce qu'elles le sont en Italie , pussent ne point abuser de leur liberté. A force d'examiner , je connus qu'elle ne regardoit pas le Marquis de Manteuil avec autant d'indifférence que moi ; & je ne fis pas de doute , que le refus que j'en avois essuyé , ne vînt de la préférence qu'elle lui accordoit. Cette découverte augmenta ma fureur : mais vous me pressiez de me déterminer pour la sœur ; j'y consentis enfin. Ce ne fut pas le bien que vous m'en disiez qui me fit prendre le parti de suivre vos sentimens ; ce fut la peur , qu'étant encore jeune & belle , vous ne trouvassiez quelqu'un qui vous persuadât de l'épouser ; & que le second mariage n'entraînât ma ruine , en partageant votre bien ; ou du moins , qu'il ne m'en retardât la possession , telle que vous me l'offriez.

A peine eus-je accepté la proposition d'épouser l'aînée, qu'il ne se trouva plus d'obstacle. Mademoiselle de

Malcour consentit à ce que l'on desiroit d'elle , ignorant que ce n'étoit qu'au refus de sa cadette. Quatre jours après cette seconde demande , nous fumes mariés , sans nous être donné la moindre assurance que ce lien nous fit plaisir. Il parut également , de son côté & du mien , que l'obéissance seule nous unissoit , sans que l'inclination y eût de part. Mais loin de m'en offenser , comme l'indifférence étoit égale entre nous , je ne fis d'attention en cette affaire , qu'à l'avantage de vous dépouiller de vos biens , & qu'à celui de me mettre , par cette alliance , en état de me venger un jour de Mademoiselle de Malcour. Mais en attendant, comme je n'avois aucun sujet de me plaindre de l'aînée , j'aurois vécu avec elle, sinon, fort tendrement, du moins, avec tous les égards qu'auroient exigé la bienséance , si une aventure qui nous arriva le jour des noces n'eût rompu toutes liaisons entre nous, avant qu'il y en eût eu de particulières.

Nous sortions de la Chapelle , où ces tristes liens venoient de se former, quand , en jettant un coup d'œil sur la *chère Pouponne* , car vous sçavez que

c'étoit ainsi qu'on la nommoit d'ordinaire , je vis la joie triomphante briller dans ses regards : elle parloit au Marquis de Manteuil d'un air satisfait , qui étoit commun entr'eux ; & ce que j'avois déjà observé de leurs sentimens , ne me laissa pas douter que cette satisfaction ne provînt du plaisir d'être débarrassé de mes importunités. Ils étoient si obsédés de leur contentement , qu'encore qu'ils eussent les yeux sur moi , & selon les apparences qu'ils en parlassent , ils ne s'apperçurent point que je les observois ; ou s'ils remarquèrent la fureur qui éclatoit sur mon visage , ils parurent y faire si peu d'attention , que ce fut pour moi une nouvelle offense , & qu'ils me braverent ouvertement par ce procédé ; ce qui ne me laissa pas douter d'avoir été sacrifié à ce Rival.

Ma rage en augmenta , & combla mon désespoir. Je ne songeai plus qu'à une prompte vengeance , que je voulois commencer par le Marquis , en attendant les moyens de la faire ressentir à sa Maîtresse.

Mais pour sçavoir au juste à quel point ils en étoient , mon imagination ,



ne me présentant aucune liaison innocente entr'eux , malgré les empressements que la bienséance exigeoit de moi pour ma nouvelle épouse , je ne pensai qu'à les examiner ; je me procurai le moyen d'être seul le plutôt qu'il me fût possible , pour rêver à ceux que je pouvois employer , afin de me rendre maître de leur secret.

Comme , tout occupé de cette idée , je marchois sans dessein , mes pas me conduisirent dans le pavillon qui est au bout du jardin , en perspective de la salle où vous étiez avec toute la compagnie. Ce pavillon fait , comme vous sçavez , un cabinet de bains , où il y a deux cuves placées chacune dans un enfoncement , & où donnent les robinets , avec tout ce qui concerne les bains. Ces niches sont cachées par des rideaux , qui n'empêchent pas la pièce d'être quarrée en dedans. Je venois d'y entrer , & j'avois poussé la porte à demi , lorsque j'entendis marcher fort vite quelqu'un qui venoit au même endroit.

Comme je ne voulois pas être interrompu , ni m'exposer à la raillerie qu'on auroit pû me faire , en voyant un hom-

me chercher la solitude le jour de ses nocés avec une aimable personne , je me cachai dans une des niches ; une autre raison m'y engagea encore : ce fut l'espérance d'apprendre quelque chose de ce qui m'intéressoit. A peine eus-je gagné mon asyle , que je vis paroître la mariée, qui courut avec précipitation se mettre dans l'autre niche. Je ne pouvois comprendre le motif qui la faisoit agir , lorsque le Marquis de Manteuil & Pouponne arriverent.

Je crus alors qu'elle les avoit vu prendre cette route , & que la curiosité , que je n'imaginois pas qui eût d'autre cause , l'avoit portée à venir les écouter. J'eus lieu d'espérer que je ne serois pas long tems sans être instruit de ce que je voulois scavoir. En effet , mon incertitude ne fut point longue : ces Amans se tenoient par la main d'un air si content , qu'il étoit aisé de connoître le plaisir qu'ils avoient d'être ensemble. Elle s'assit sur un sofa , où Manteuil se mit à ses genoux : hé bien , ma chere Pouponne , lui dit-il , en lui baisant la main ; nous voici donc libre enfin , & je puis sans contrainte me déclarer pour vous : votre sœur est ma-

riée, l'obstacle du rang d'ainée est levé ; partagez-vous ma joie ? Monsieur votre pere m'a assuré qu'il n'apporteroit aucun retardement à notre union, aussi-tôt que Mademoiselle de Malcour feroit établie. Elle l'est, grace au ciel & grace à Borely. Vous me feriez tort de mettre en doute si je partage votre joie, reprit tendrement Pouponne : que d'obligations n'ai-je pas à l'Italien ! Il me hait à la fureur, je ne puis l'ignorer. Cependant, sans lui, il nous auroit fallu attendre un autre époux à Mademoiselle de Malcour ; & qui sçait quand il seroit venu ? Elle est d'une humeur si desagréable, que les partis ne s'empressent pas pour elle, aussi-tôt qu'elle se donne à connoître : enfin ils sont bons l'un pour l'autre. Manteuil rioit de cette expression ; mais Pouponne continuant : Croyez-vous, dit-elle, que ce soit la seule raison qui m'oblige à être bien aise d'en être débarrassée ? Non vraiment ; j'en ai encore une autre qui n'est pas moins forte. Vous étiez accoutumé à ses travers ; elle est belle, elle vous aimoit, Marquis, & peut-être qu'insensiblement vous l'auriez aimée aussi.

Oh pour cela non, reprit Manteuil; l'amour que j'ai pour vous depuis que vous voyez le jour, vous en est un sûr garant : vous ne pouvez ignorer que tous les soins que l'on a pris pour m'attacher à elles ont été inutiles. Outre l'éloignement que me donne son humeur acariatre, les sentimens que j'ai pour vous ne me permettoient pour tout autre, qu'une indifférence si parfaite, qu'il auroit dégénéré incessamment en antipathie, si elle eût retardé plus long-tems mon bonheur; mais heureusement, le *Signor* nous en a délivrés. Je ne sçai, dit Pouponne, si c'a été son dessein de nous obliger, & si ce n'est pas sans y penser qu'il a réussi. Mais... à propos, ajouta-t-elle avec un éclat de rire; avez-vous remarqué les regards furibons qu'il jettoit sur nous, tandis que sa douce moitié ne nous envisageoit guères plus tendrement? Non, dit Manteuil; car je ne vois que vous où vous êtes.

Apprenez-moi quel fut le sujet de la conversation qu'elle eut avec vous avant de consentir à son mariage, poursuivit-elle plus sérieusement. Eh bon Dieu, ma chere Reine, lui dit-il,



de quoi vous allez-vous inquiéter ? Et comment voulez-vous que je vous rapporte un entretien où je fis un si sot personnage ? Car c'en est un des plus embarrassant , que celui d'être forcé de dire , en terme positif , à une belle personne qui vous témoigne des bontés , que l'on ne veut pas y répondre : enfin , qu'on ne l'aime point , & qu'on ne l'aimera jamais. En vérité , je rougis du détail que vous me faites faire ; & je ne voudrois pas pour toute chose au monde , que quelqu'un fût témoin de cette confidence. Eh bien , dit Pouponne , le sacrifice est réciproque , & le pauvre Borely , refusé par moi , n'a une femme qu'à votre refus : il n'est assurément pas chanceux dans notre famille. Sur cela ils se mirent à rire , en donnant l'essor à leur bonne humeur , & dirent mille choses aussi plaisantes , qu'elles étoient piquantes pour leurs invisibles spectateurs.

Vous comprenez aisément , ce qu'un pareil discours me faisoit souffrir ; je me trouvois joué de tous côtés. Non-seulement , ce rival m'avoit empêché d'obtenir ma Maîtresse ; mais encore , il me supplantait dans le cœur de ma femme.

A cette connoissance, il me fallut user de toute la prudence dont j'étois capable, pour ne pas faire un éclat que je sentoïs bien qui ne pouvoit que me couvrir de honte. Je me contraignois donc, quand Madame Borely, plus vive & moins prudente, ne pouvant plus se contenir, sortit de sa niche comme une furie : elle accabla ces Amans d'injures & de menaces. La jeune personne épouvantée de cette subite apparition, s'enfuit avec précipitation. Son Amant voulut la suivre, mais sa chere épouse qui n'avoit pas fait cette démarche pour s'en tenir là, retint Manteuil par le bras. Quoi ! dit-elle, ingrat ! vous poussez l'excès d'outrage, jusqu'à me refuser un moment d'entretien ? Appréhendez-vous que votre belle, peu contente du sacrifice que vous venez de lui vanter avec tant de mépris pour la victime, s'offense de vous voir conserver de foibles bien-séances avec une personne que vous rendez la plus malheureuse des femmes.

Je ne puis vous redire quelles furent les réponses de Manteuil ; il bégayoit, & ne sçavoit presque ce qu'il disoit.

Enfin, Madame ne voulant point allonger un entretien qui n'a déjà été que trop long, mais qui me frappa si fort, que quand ma vie auroit duré mille ans, je ne l'aurois jamais oublié. Je vous dirai seulement, que cette nouvelle mariée, dit tout ce qui se peut dire pour témoigner son mépris & sa haine contre moi, ainsi que son amour pour cet ingrat. Elle pleura, le menaça, & lui tint des discours qui n'avoient pas de bon sens. Pour combler l'extravagance, elle alloit se jeter à ses pieds, lorsque le Marquis excédé d'un tel entretien, tournant la tête du côté de la porte, lui dit qu'il voyoit venir du monde, & sortit sous le prétexte de détourner les personnes qui prenoient leur chemin vers le pavillon. Madame Borely ainsi abandonnée, se croyant seule, alloit se livrer à sa douleur, & commençoit en Amante désolée, à tenir des discours tendres & douloureux contre cet insensible; lui parlant comme s'il avoit été encore présent; mais voyant le monde, qui par les soins de Manteuil, s'éloignoit de nous, je ne lui en donnai pas le tems; & sortant à mon tour de mon asyle, je lui rendis la désagréable surprise qu'elle avoit

donnée à Manteuil & à la Maîtresse.

Je suis mortifié, Mademoiselle, lui dis-je, assez froidement, que vous ayez poussé la complaisance jusqu'à vous livrer à l'objet de votre haine, & que le beau Manteuil ne vous ait pas trouvée digne de lui; mais c'est un malheur que vous avez augmenté par un autre, qui devient sans remède. Car ils vous ont appris, que si vous vous êtes donnée à moi, au refus du Marquis, je ne me suis donné à vous qu'après avoir essuyé celui de votre sœur. Cette compensation de refus fait que nous n'avons rien à nous reprocher, & que nous sommes l'un & l'autre, les dupes de l'aventure. Ce n'est donc pas de quoi je me plains à votre égard, ce n'est que de vos mépris, je ne crois pas les avoir mérité; puisque n'ayant rien fait pour vous traverser dans vos amours, ce n'étoit pas contre moi qu'il falloit vous mettre en courroux. J'étois dans le même cas, & je ne comptois pas cependant vous faire supporter le contre-coup; au contraire, j'étois résolu à me vaincre, & en déguisant mon chagrin, j'aurois essayé à prendre pour vous tout l'amour que



que j'avois eu pour votre sœur, & j'aurois travaillé à vous en inspirer un semblable. Mais c'en est fait, nous nous connoissons trop à présent, pour nous aimer jamais. Cependant, poursuivit-il, faites réflexion que les Italiens abhorrent l'éclat : contentez-vous, après m'avoir fait connoître que l'antipathie que j'avois pour vous étoit bien fondée, de ce que je ne vous méprise qu'en secret, & que vous dispensant de me traiter en époux, nous soyons les seuls confidens de la haine & de l'horreur réciproque que nous avons l'un pour l'autre ; mais songez aussi que votre vie me répondra du premier discours que j'entendrai faire, puisque je n'ai précisément que la force d'être malheureux, sans avoir celle de supporter mon infortune, si elle vient à être connue.

L'effroi que lui causa ma présence & mon discours, sécha ses larmes ; elle ne me répondit rien. Qu'auroit-elle pu dire en une telle conjoncture ? Peut-être qu'elle cherchoit des termes propres à adoucir ce qu'elle avoit dit de désobligeant pour moi, lorsqu'elle fut délivrée de cette peine, par l'ap-

proche de plusieurs personnes qui nous cherchoient. On attribua à toute autre cause l'émotion où nous étions ; & comme il n'étoit pas possible d'imaginer la scène qui venoit de se passer, on en supposa une autre qui donna matière à la plaisanterie. Je m'y prêtai de mon mieux , & le décontenancement de la nouvelle mariée étant le seul personnage qu'elle eût à faire dans cette occasion , elle joua son rôle fort naturellement. Le soir étant venu , quoique l'on pensât que la connoissance étoit bien avancée entre nous , on ne laissa pas de nous conduire en cérémonie dans la chambre nuptiale , où je lui tins la parole que je lui avois donnée , & où je passai la nuit dans un fauteuil. Nous eumes encore le lendemain de nouvelles railleries à essuyer : je fis mon possible pour les recevoir en heureux époux ; mais lassé de me contraindre , je voulus retourner à Paris.

Madame Borely , que je n'appelle ainsi que pour la dénommer , sans que ce titre lui ait jamais appartenu , pressa son pere de nous y accompagner ; & je n'osai me dispenser de joindre mes sollicitations aux siennes , quoique ce

ne fût pas mon sentiment ; mais c'étoit le vôtre , & je croyois vous devoir encore quelque ménagement. Nous partîmes enfin de ce lieu , où pour mon malheur , je n'avois que trop demeuré ; j'étois si pénétré de haine , de jalousie & d'amour , que la dissimulation , que l'on dit être le partage de mes compatriotes , me fut d'un grand secours pour ne rien laisser connoître des mouvemens qui m'agitoient.

En arrivant à Paris j'y trouvai Ines : elle n'avoit pas pû quitter Florence aussi-tôt que nous. Votre empressement à me voir heureux , Madame, ne vous ayant permis aucun retardement.

Ce fut une consolation pour moi, de revoir une personne qui m'étoit toute dévouée, dans le sein de qui je pusse répandre l'amertume qui empoisonnoit ma vie.

Mon premier soin en arrivant fut de conduire ma femme dans son appartement , & de me retirer dans le mien. Ce procédé vous surprit , & scandalisa Monsieur de Malcour ; vous voulûtes m'en parler , mais j'étois trop aiguis pour profiter de vos bons avis , & j'eus l'insolence de les recevoir tout

autrement que je ne devois. Je ne vou-  
lois avoir de conversation qu'avec ma  
chère Ines ; elle étoit aussi sensible à  
mes chagrins que moi-même , & me  
soulageoit par la part qu'elle y pre-  
noit. Mais ne pouvant mettre de re-  
mède à mon hymen infortuné , ni à  
l'obstacle qui m'empêchoit d'espérer  
d'être jamais l'époux de Pouponne , el-  
le me représenta , que du moins je de-  
vois vous presser de me livrer un bien  
qui me coûtoit trop cher , pour n'en  
pas jouir. Par son conseil , qui sentoit  
l'intérêt , ma passion dominante , je  
vous fis entendre , qu'ayant suivi vos  
volontés , vous ne pouviez tarder à  
remplir les conventions qui y étoient  
jointes ; & vous connutes si clairement  
que je souhaitois que vous vous reti-  
rassiez , que sans différer , après avoir  
rempli vos promesses ( avec autant de  
générosité , que je les avois exigées bas-  
sement , ) vous entrates au Couvent.

Délivré de votre présence , que j'a-  
voüe qui me contraignoit horrible-  
ment , n'ayant pour Monsieur de Mal-  
cour que des honnêtetés , des cérémo-  
nies , qui même , à la façon dont je  
m'en acquitois , n'étoient que de nou-



velles offenses. Je cessai de me gêner avec Madame Borely , & ne la voyois précisément qu'aux repas , dont même je me dispensois le plus souvent qu'il m'étoit possible. Ne pouvant souffrir que la seule Ines , je lui confiai le nouveau chagrin qui me rongeoit ; c'étoit de penser que ma belle-sœur alloit être mariée avec un homme , qui , indépendamment des autres sujets que j'avois de lui vouloir du mal , auroit encore été celui que par préférence j'aurois exclus de notre alliance. La proximité du voisinage , & les liaisons particulières qui étoient entre les deux familles , me faisoient envisager avec douleur , qu'il conservoit une familiarité intime chez Monsieur & Madame de Malcour , & que l'affection qu'ils avoient pour leur fille , les engageroit souvent à lui faire des présens que l'occasion feroit naître. Ce n'étoit pas assez que ces autres passions dont j'étois accablé me bourelassent sans cesse ; & pour combler mes maux , il falloit que je fusse tourmenté encore par l'avarice.

L'état violent où j'étois mettoit ma chère Ines au désespoir. Je suis bien

malheureuse, me disoit-elle, de ne pas avoir fait ce voyage avec vous ; & vous l'êtes bien vous-même , d'avoir en la foiblesse d'obéir à votre mere , dont l'imprudence n'a consultée que l'ancienne affection dont elle est liée à Madame de Malcour , sans faire attention si votre inclination y est conforme. Mais comment , disoit-elle , par réflexion , avez-vous pû vous soumettre si foiblement à l'injuste engagement qu'elle exigeoit si mal-à-propos ?

Je ne lui déguisai pas le motif qui m'y avoit porté. Ah, dit-elle, que vous en êtes cruellement puni ! Hélas ! si vous m'aviez attendue, j'aurois mis en pratique un moyen qui auroit aisément engagé votre mere à vous céder, sans condition, un bien qui lui seroit devenu inutile. Mais, continua-t-elle, il n'est plus tems : & puisque vous le possédez, il n'y a rien à lui demander, & je vais tourner toutes mes idées à mettre un obstacle au mariage de votre belle sœur : puisque tout bonheur vous est interdit du côté de l'amour, il faut du moins vous en dédommager par celui de la fortune.

Ah ! ma chere bonne, lui dis-je, si

vous empêchez Manteuil d'épouser la cruelle Pouponne , vous allégerez les trois quarts de mon tourment : car je ne puis , sans frémir , penser que je suis sacrifié à leur bonheur , & que ces heureux Amans rient de mes impuissantes fureurs ; mais je vous avoüe , que je crois que c'est une chose impossible. Comme leur mariage n'est pas encore fait , dit-elle , je ne sçais s'ils ont tant de sujet de rire qu'ils se l'imaginent. Cherchons qui pourroit l'empêcher , repris-je , puisqu'on n'attendoit que l'établissement de l'aînée , & que je les ai heureusement délivrés de cette inquiétude. Leurs familles sont d'accord , poursuivis-je , rien ne peut donc les troubler , & votre zèle vous a abusé , en vous engageant à chercher des remèdes où il n'y en a point.

Il y en a à tout ce qui n'est pas fait , reprit-elle ; retenez seulement votre beau-pere à Paris le plus que vous pourrez ; car s'il retournoit dans ses Terres je ne vous répondrois de rien. Pour obéir à Ines , loin de céder au desir que Monsieur de Malcour témoignoit de se retirer , je changeai de conduite avec lui , & je lui marquai tant d'em-

pressemens, qu'il consentit à ne pas abréger le tems qu'il avoit promis à sa fille de rester à Paris. Il est vrai, que sans sçavoir mon dessein, elle me seconda à merveille, en joignant à mes sollicitations les reproches les plus vifs. Mon intérêt me tenant allerte, j'entendis une conversation entre lui & elle, où dans des termes peu ménagés, elle lui reprochoit, qu'après l'avoir donnée à un homme qu'elle haïssoit, & dont sa sœur n'avoit point voulu, il n'avoit rien de plus pressé que d'aller jouir auprès de cette chère fille, du plaisir de l'avoir chassée de sa maison, & de la marier à un homme qui avoit eue l'audace de la mépriser. Insulte qui, disoit-elle, rejaillissoit sur lui, & dont il auroit dû être mortellement offensé, s'il eût été sensible à quelqu'autre chose qu'à la satisfaction de sa fille chérie.

Le service qu'elle me rendoit m'étoit si important, au rapport d'Ines, que je ne sentis aucun courroux à cette confirmation, des sentimens qu'elle avoit pour moi, & je lui en eus même une sorte d'obligation. J'en informai aussi-tôt ma confidente, qui me dit de  
me



me tranquilliser , & qu'elle ne conseil-  
loit pas à Manteuil & à sa Maîtresse de  
se croire mariés , que le lendemain de  
leurs noces. Effectivement , il survint  
des incidens imprévus qui les en éloi-  
gna pour long-tems. Monsieur de Mal-  
cour tomba malade , & mourut peu de  
tems après : & sa femme , qui étoit ve-  
nue le trouver , qui pensoit après sa  
mort , à exécuter les ordres qu'il avoit  
donnés en mourant , de terminer  
cette affaire , n'en eut pas le tems , ne  
lui ayant survécu que de quelques  
jours.

Eh bien , me dit Ines , après qu'elle  
fut expirée ; vous voyez qu'il ne faut  
que bien peu de chose pour changer la  
face des affaires qui paroissent les plus  
assurées , & que vous voilà presque le  
maître du sort de votre belle-sœur : il  
dépend présentement de vous de rom-  
pre ce mariage , ou de le retarder pour  
si long-tems , qu'ils se rebutent réci-  
proquement. Il faut à présent la mener  
à la campagne , non pas à Malcour ,  
mais à votre Terre ; c'est-là que nous  
la dégouterons certainement du Mar-  
quis de Manteuil. Je me livrois avec  
transport à cette idée flatteuse ; mais

Mademoiselle de Malcour déranger toutes nos mesures en entrant au Couvent.

Il fut au désespoir de ce contre-tems, quand Ines, qui ne manquoit jamais d'expédiens, en imagina un qui réussit à la faire sortir de sa retraite, pour venir nécessairement être présente aux arrangemens qu'il falloit faire à la Terre où elle habitoit d'ordinaire avec sa famille. Après en avoir bien fait des difficultés, elle se livra enfin entre mes mains; & Ines me promit qu'elle alloit agir de sorte que Pouponne se trouveroit bienheureuse, s'il lui restoit le moyen de se faire Religieuse. Mais je vis encore mon espérance trompée, parce que la veille de notre départ il prit à Ines une grosse fièvre qui l'empêcha d'être du voyage. Elle me consola, en m'assurant que son mal ne seroit rien, & que quelques prises de quinquina, avec une saignée, la mettroient bientôt en état de nous rejoindre. Nous partîmes sur cette assurance; & Madame Borely qui me redoutoit presque autant qu'elle me haïssoit, ayant, pour ses propres intérêts, pris les manieres d'une femme

complaisante , me seconda dans tout ce que je lui prescrivois , & s'empresça pour attirer sa sœur chez moi , comme si elle l'eût tendrement chérie, ou qu'elle n'eût eu d'autres idées que de me faire plaisir.

Nous arrivâmes à cette Terre , où je souhaitois avec tant d'ardeur de conduire Mademoiselle de Malcour. Mes vœux étoient remplis ; je l'y tenois , & je comptois plus que jamais sur les espérances qu'Ines m'avoit données , ou même , me formant intérieurement des idées qui n'étoient point plus innocentes , je ne lui préparois pas un sort moins terrible.

L'agitation du voyage , ou plutôt , celle de son esprit , & la violence qu'elle s'étoit faite pour s'abandonner à ma conduite , lui causerent un peu de fièvre pendant la nuit ; & l'ayant appris le matin , je trouvai que ce prétexte étoit charmant pour l'empêcher de parler à personne avant qu'Ines fût arrivée.

Quelque confiance que j'eusse en cette seule confidente , je ne laissois pas de douter qu'elle eût assez d'industrie pour mettre la bonne volonté que

je lui connoissois à exécution ; & j'étois dans une incertitude affreuse d'un succès d'où dépendoit tout le bonheur de ma vie , lorsqu'on m'annonça un Officier de la Maréchaussée , chargé de conduire à la Rochelle des filles pour la nouvelle Orléans. Cet homme étant à la couchée dans le Village , se crut obligé de me rendre une espèce de devoir , afin que s'il lui survenoit quelque embarras , il pût espérer ma protection.

Je le reçus , ne pouvant faire autrement ; car je n'étois pas d'assez bonne humeur pour m'amuser d'une conversation qui me devoit être aussi indifférente ; mais elle ne le fut pas tant que je l'avois cru.

Cet Officier me dit , en se promenant avec moi , qu'il amenoit moins de filles que l'on auroit désiré ; mais qu'il avoit des Lettres de cachet en blanc pour en faire recrue sur la route , en cas qu'il en trouvât l'occasion , & qu'il s'en rencontrât quelques-unes de qui la mauvaise conduite méritât une place sur son catalogue.

Ces paroles me frapperent. La crainte de ne pouvoir empêcher le mariage



de Manteuil , me fit tout d'un coup imaginer que je le pourrois priver de sa Maîtresse par ce moyen. Mais afin de l'exécuter sûrement , il auroit fallu avoir du tems pour réfléchir à la façon de le faire sans danger. Cependant , n'envisageant que ma première idée , je lui dis que je tenois chez moi une misérable , enfermée , qui avoit mérité les plus honteux supplices ; que cependant , comme elle appartenoit à d'anciens domestiques de ma famille , cela me portoit à chercher quelques voies pour la dérober à la juste punition qui lui étoit dûe ; qu'enfin je la lui offrois. Il l'accepta avec joie.

La chose ainsi résolue , je lui promis de la faire trouver dans le parc , d'où il pourroit l'enlever sans que personne s'en apperçût , en prenant la précaution de lui mettre la main sur la bouche : car , lui dis - je , quoiqu'elle ait tout à redouter des rigueurs de la Justice , elle se la rend assez peu pour ne pas regarder cette aventure comme une grace. Le goût déterminé qu'elle a pour la débauche , la porteroit à tout faire pour vous échapper. De plus , continuai-je , il est bon de vous pré-

venir qu'elle a beaucoup d'esprit ; qu'ayant été élevée au Couvent , auprès de Madame Borely , à son éducation & à ses discours , on la prendroit pour une fille de qualité : comme elle est extrêmement jolie , elle fera ce qu'elle pourra pour vous persuader que c'est injustement qu'elle reçoit ce traitement ; mais défiez-vous-en : car si elle peut se sauver , elle nous perdra tous deux.

Oh parbleu, dit-il, je l'en défie. Comme si nous n'étions pas accoutumés aux manèges de ces drôlesses : ma foi elles ne me séduiront point par leur babil, car je ne prend pas la peine de les écouter. Mon unique attention se borne à les empêcher de me faire faux-bon : ainsi, Monsieur, vous pouvez me la livrer sans craindre qu'elle s'échappe. Mais il faut, s'il vous plaît, la garder encore trois jours ; parce que je les dois passer dans ce Village , en attendant un autre chariot , qui en eût chargé aussi , & qui doit venir joindre celui que je conduis , pour profiter de mon escorte.

Je n'avois pas envie de terminer cette affaire sans consulter Ines, & ce re-

tardement venoit à propos , parce que je me flatois qu'elle arriveroit avant le tems prescrit.

Quoique Madame Borely & moi n'eussions que le nom d'époux , nous vivions extérieurement avec beaucoup d'honnêteté , & nous nous parlions tranquillement , sur-tout , lorsqu'il s'agissoit de Pouponne , parce que nos intérêts de haine & de vengeance étant communs, nous unissoient sur cet article , nous instruisant l'un & l'autre des expédiens que nous pouvions imaginer, pour nuire à une personne que nous regardions comme notre commune ennemie. Nos conversations étoient montées sur un ton si singulier , que sans aigreur & sans courroux , nous lui donnions tous les jours mille malédictions , d'avoir causé un union que nous détestions également : & à nous entendre parler , il auroit semblé que nous nous serions plaints de quelqu'un qui nous auroit fait perdre un procès que nous aurions eu en commun.

Je lui appris le projet que j'avois formé en tumulte , & que de sang-froid je regardois comme impossible à exécuter ; mais cette idée la charma , sans

l'épouvanter. Elle employa toute son éloquence à me vouloir persuader qu'il n'y avoit aucun inconvénient , & que rien ne pouvoit être mieux imaginé , parce qu'il nous seroit facile , après nous en être si heureusement défaits , de faire croire que Manteuil l'avoit enlevée. Cependant elle ne pouvoit me convaincre ; & l'amour qui se cachoit sous le masque de la prudence & de la précaution que demandoit un tel dessein , ne m'auroit point permis de l'exécuter. Toutes réflexions faites , il n'auroit assurément point eu d'effet , s'il eût été retardé , comme je le comptois , jusqu'à l'arrivée d'Ines. Mais , ayant été obligé de m'éloigner pour deux jours ; & Ines n'étant point encore arrivée , Madame Borely resta maîtresse du sort de sa sœur.

Elle avoit bien compris le véritable motif de mon incertitude , & voulant profiter du tems que je lui donnois pour se satisfaire , je fus à peine parti qu'elle envoya chercher celui qui étoit chargé de ses filles , & lui dit de prendre ses mesures pour enlever *Marie Dubois* ( c'est le nom qu'elle donna à sa prisonniere ) dès la même nuit , à l'heur



re où il devoit partir. Ce qui la détermina encore plus à profiter de l'ouverture que je lui en avois faite , c'étoit que Mademoiselle de Malcour devenoit embarrassante. Il y avoit long-tems que malgré nos précautions , les remèdes que nous lui avions donné , & la peur que nous lui avions faite , en la supposant à l'extrémité, & en lui faisant voir un appareil mortuaire propre à la faire mourir , qu'elle étoit guérie de l'accès de fièvre qui l'avoit prise en arrivant , & qui nous avoit donné l'idée de la supposer malade. Il étoit presque impossible de continuer une feinte , qui , en cessant , ne pouvoit tourner qu'à notre perte. Elle donna donc sans différer , ordre à la Nègresse de la livrer. Comme je n'y étois pas , je ne sçai de quelle façon cette esclave s'y prit. Mademoiselle de Malcour pourra vous en instruire.

Les charrettes partirent , & je ne revint que vingt-quatre heures après leur départ ; Madame Borely , d'un air triomphant , m'apprit cette expédition : j'en fus d'abord surpris , & je pensai éclater ; mais elle sçut si bien se servir du secours de l'intérêt & de la jalousie ,

dont elle n'ignoroit pas que j'étois dévoré, que ces motifs me calmerent, & me mirent enfin dans le cas de ne pas sçavoir si j'étois content de cette aventure, ou si j'en étois fâché. Cependant je ne pus me déterminer au point d'acquiescer assez de tranquillité pour dormir; & je passai toute la nuit sans prendre un moment de repos.

Les sentimens tumultueux & incertains, dont j'étois agité, ne furent pas les seules causes de mon insomnie, j'étois, outre cela, inquiet de ce que je devois dire dans le monde pour ma justification, & je ne trouvois pas possible de persuader qu'elle se fût sauvée pour joindre furtivement le Marquis de Manteuil, ni qu'il l'eût enlevée, puisque personne n'ignoroit qu'ils s'aimoient du consentement de leurs parens, & qu'ils n'avoient pas besoin de cet expédient pour s'épouser. De plus, je ne doutois point que Manteuil, voulant prouver son innocence, & retrouver où venger sa Maîtresse, il n'employât toute sorte de moyens pour la justification, & qu'il n'en vînt aisément à bout. De cette justification devoit conséquemment s'ensuivre ma

honte, que je regardois comme certaine : cette fable étant trop absurde, pour me flater qu'elle fût reçue sans autre examen.

Comme l'intérêt qui nous unissoit, mon épouse & moi, ne consistoit que dans nos passions criminelles, le moindre contre-tems qui survenoit par la faute de l'un des deux, l'exposoit à voir renouveler l'horreur de l'autre. J'en fis l'épreuve dans ce moment, & l'embarras que Madame Borely me causoit, me la rendit cent fois plus odieuse.

Ne pouvant me déterminer, j'espérai qu'Ines me secoureroit, & m'inspireroit ce que je devois faire. Je défendis donc à Madame Borely de laisser sçavoir que sa sœur n'étoit plus dans sa chambre. Il étoit aisé de cacher sa sortie, puisqu'il n'y avoit que la Nègresse qui la vît, & que cette esclave étoit accoutumée à garder le secret.

La chose fut exécutée exactement. Enfin Ines arriva, & je me trouvai soulagé par sa présence. Elle désapprouva extrêmement cette action dont elle envisageoit les conséquences, à peu-près.

du même œil que moi , & même encore plus sûrement.

A quoi avez-vous pensé , me dit-elle , & à quel danger ne vous êtes vous pas exposé ? Quelque précaution qu'on apporte à la garde des personnes à qui vous l'avez associée , est-il impossible qu'elle ne s'échappe , ou qu'elle réussisse à se faire connoître ? Si cela arrive , ne serez-vous pas perdu sans ressource ?

Madame Borely qui cherchoit à s'excuser , & qui craignoit que ce qu'Ines me faisoit envisager , n'excitât mon ressentiment , lui répondit , qu'étant aussi délicate qu'étoit sa sœur , il y avoit tout à gager , que le chagrin , la mauvaise nourriture & la fatigue de la mer , la feroient mourir avant d'être à la Louisianne. Et si , avant de s'embarquer , elle peut se déclarer , reprit Ines , pensez - vous qu'elle ne s'épargnera pas la peine du voyage ? Pouvez-vous ne pas connoître l'embarras , où des mesures si mal prises , sont peut-être sur le point de vous précipiter ? Car enfin , supposé qu'elle ignore assez ses droits , pour ne s'en point prévaloir , par des plaintes qui seroient cer-



rainement écoutées, & que vous soyez assez heureux pour en être délivrés à jamais, comptez-vous que la Nègresse vous gardera le secret toute sa vie ? Madame Borely voulut encore expliquer les raisons qu'elle prétendoit tirer de la fidélité de cette esclave ; mais Ines, sans l'écouter ; nous perdons un tems précieux en vains discours, dit-elle ; & puisque la chose est faite, il ne faut songer qu'à l'empêcher de tourner d'une façon funeste pour vous deux. Il faut, ajouta-t-elle, continuer à dire que Pouponne est malade, & même la faire plus mal qu'à l'ordinaire.

Les ordres en furent donnés à la Nègresse, qui les exécuta dès le soir ; & en soupant, elle dit aux autres domestiques, que la malade ne passeroit pas la nuit. Après qu'elle eut soupe, elle les quitta, & fut à son ordinaire s'enfermer dans l'appartement de Mademoiselle de Malcour, feignant qu'elle alloit la veiller, & disant qu'elle étoit persuadée que ce seroit pour la dernière fois. En effet ; aussi-tôt qu'il fut jour, Ines qui fit semblant d'aller sçavoir de ses nouvelles, revint annoncer qu'elle

étoit morte. Madame Borely & moi, contrefaisant les étonnés, nous y courumes, bien certains qu'elle n'y étoit pas. Mais cependant nous trouvâmes que son lit étoit occupé par une personne qui, effectivement, ne vivoit plus, ce qui nous en fit approcher avec autant de précipitation que de surprise; & cette surprise augmenta en voyant que la feinte de Mademoiselle de Malcour, étoit la malheureuse Nègresse.

Ines ne perdant point de tems, l'enfvelit sans appeller personne pour lui aider. Vous êtes bien heureux, nous dit-elle, de ce que ce hasard vous a si bien servis, & qu'il vous a mis hors du danger de l'indiscrétion de cette esclave. Il ne reste plus qu'à la mettre au cercueil, & l'envoyer auprès de Monsieur & de Madame de Malcour, sous le nom de leur fille, puisqu'elle a ordonné que l'on l'y portât; ce qui fut exécuté le même jour. Cette mort venue si à propos, me causa quelques soupçons, & rappella à ma mémoire celles qui l'avoient précédées, ainsi que les discours consolans qu'Ines m'avoit fait pour me prouver que mon malheur n'étoit pas sans remède, comme je

J'avois cru ; mais je n'osai cependant lui faire connoître une pensée qui pouvoit l'offenser.

On rendit au corps de la Nègresse tous les honneurs qui auroient été rendus à celui de Pouponne : & feignant que cette esclave s'étoit sauvée, nous la fîmes chercher avec soin avant d'aller à Paris, où nous arrivâmes pour assister à la pompe funebre, & pour prendre le grand deuil. Je me mis en repos après cela, & insensiblement le serrement de cœur que m'avoit causé cette action, ainsi que l'incertitude des suites, se dissipant, je ne songeai qu'à la douceur d'avoir empêché Manteuil d'être plus heureux que moi, & à celle de posséder tout le bien de la Maison de Malcour. Mais la malheureuse passion que j'avois pour une personne que je rendois si infortunée, se réveillant quand je ne fus plus obsédé par les premiers mouvemens de la joie que m'avoient donné ces succès ; la cruauté de Madame Borely entra avec le remors dans mon cœur, toujours combattu entre le plaisir de la vengeance & l'avantage que j'en avois tiré, & la pitié de l'état où j'avois réduit une personne

vertueuse ; cette situation ne me permettant pas de goûter aucun repos.

Ines me faisoit sans cesse des reproches de la tristesse où je m'abandonnois ; elle me représentoit que c'étoit sans raison , puisque tout avoit succédé à mes vœux. Je ne lui cachois pas le sujet qui me rendoit de cette humeur ; mais elle me fit si fortement connoître que Mademoiselle de Malcour n'ayant que de la haine pour moi , avant que je lui eusse donné aucun sujet de plainte , ni aucun prétexte de refuser mon cœur & ma main , m'auroit détesté , avec quelque sorte de justice , après avoir eu pour elle un procédé , tel que celui dont je m'étois noirci à son égard depuis que je l'avois tirée du Couvent ; ajoutant de plus , qu'étant extérieurement son beau-frere , je ne pouvois pas espérer d'être jamais son époux , que cella me calma encore une fois.

Les conseils & les attentions de cette chere confidente commençoient à faire un effet qui m'auroit insensiblement fait oublier mon amour & ma haine , si le Chevalier de Morsan ne fût venu m'en renouveler la mémoire,  
dont



dont mes inquiétudes , ainsi que celles d'Ines , se renouvellerent aussi , & avec plus de force. Elle recommença à nous reprocher notre imprudence , ne se fiant pas entierement à la prétendue mort qu'il nous avoit annoncée , quoique nous en eussions vû le certificat , ainsi que le signalement de la personne. Elle disoit, que puisque nous avions bien pû avoir des certificats de la mort de Mademoiselle de Malcour , quoiqu'elle fût envie , on pouvoit de même en avoir de celle de *Marie Dubois* , encore qu'elle se portât bien.

Mais les preuves que je donnai au Chevalier de ce que je voulois lui persuader , qui furent suivies de sa disparition , dissipèrent mes allarmes une seconde fois.

Ayant été , après cette explication , plus de six mois sans en recevoir aucunes nouvelles , nous fumes convaincus qu'elle avoit fait son effet , lui ayant persuadé , que *Marie Dubois* n'avoit été qu'une fourbe & une misérable. Nous croyions enfin que ce seroit la dernière fois que nous en entendrions parler , & nous nous préparions à l'oublier entierement , quand

nous vîmes détruire pour toujours cette vaine espérance. Vous pouvez juger, Madame, quel fut mon désespoir, en me trouvant convaincu avec les circonstances les plus propres à me couvrir de confusion, d'une action aussi épouvantable. Je suis persuadé que vous sçavez ce qui se passa, & à quelle triste scene je fus justement exposé. La générosité de notre ennemie m'en épargna les suites cruelles; mais elle ne put m'en épargner l'horreur, & celle de la plus affreuse jalousie qui vint s'y joindre, en me faisant envisager que Manteuil alloit reprendre l'espérance dont il avoit été privé par cette feinte mort.

Ces divers tourmens me rendirent furieux. Je m'en pris à Madame Borely; & sans considérer qu'elle n'avoit fait qu'exécuter un projet que j'avois moi-même imaginé, je lui en fis des reproches sanglans. Elle ne les souffrit pas tranquillement, & la conversation s'aigrit à un tel point, que je l'aurois sacrifiée à toutes les passions qui me déchiroient, si Ines ne se fût jetée audevant de moi. Elle m'entraîna dans mon appartement, où pour me calmer & pour m'empêcher une violence qui

auroit achevé de me perdre. Elle me représenta que je n'avois jamais eu tant de sujet de desirer la vie de cette épouse supposée , loin de la lui vouloit ravir , puisque le même motif qui m'avoit porté à l'épouser , pour avoir quelque chose en commun avec Mademoiselle de Malcour , me devoit porter à la conserver , afin de n'être pas obligé de rendre son bien , & de renoncer à toutes liaisons.

Cette raison fut propre à modérer ma fureur ; mais elle ne fut pas assez suffisante pour rétablir la bienséance que nous avions observée extérieurement jusqu'à ce jour devant les étrangers. Notre horreur réciproque étoit parvenue au dernier période ; & nous nous trouvâmes par cette conformité de sentimens , dans une situation à ne pouvoir plus nous souffrir. Nous cessâmes de nous parler , de nous voir , & de manger ensemble. Je ne pouvois penser , sans des transports de rage , qu'il falloit restituer à Mademoiselle de Malcour un bien retenu si iniquement , & dont j'avois été si honreusement convaincu. Je me voyois déshonoré par la faute d'une personne

que j'abhorrois avant cet événement. Je vous laisse à juger des sentimens que j'eus pour elle après.

Ce ne fut pas le comble de mes malheurs. L'amour qui se ranima , & qui augmentoit chaque jour , me mit dans un état encore plus douloureux : mais nous étant absolument utiles l'un à l'autre , la nécessité nous força à nous réunir Madame Borely & moi ; & le lendemain de cet effroyable éclaircissement , je lui envoyai dire qu'il falloit aller voir sa sœur. Elle fit d'abord quelque difficulté de venir avec moi ; mais appréhendant mes violences si elle refusoit de me satisfaire , elle cessa de résister. Nous montames ensemble en carrosse sans nous faire aucunes honnêtetés , qui pût nous inciter à l'erreur de croire que dans ce moment nous nous haïssions moins ; au contraire , je lui dis , que pensant comme je savois qu'elle pensoit au sujet du Marquis de Manteuil , j'étois convaincu qu'elle ne refuseroit pas de me seconder , pour persuader à sa sœur qu'il étoit arrivé marié. Mais j'ajoutai , que n'ignorant pas le plaisir qu'une telle proposition lui faisoit , c'étoit ce qui alté-



roit la joie que je ressentois , de pouvoir porter le coup à l'Amante du Marquis. Sans se contraindre , elle me répondit sur le même ton , & me dit aussi que la satisfaction que lui donnoit d'avance la douleur qu'en éprouveroit Mademoiselle de Malcour , étoit trop corrigée par le chagrin qu'elle ne vouloit pas me cacher , que lui donnoit la pensée de contribuer à une chose qui m'étoit si agréable , non pas qu'elle fût jalouse de moi , mais parce que m'ayant en exécration , elle étoit au désespoir de me rendre le moindre service.

Pendant cet agréable entretien nous arrivâmes au Couvent , où reprenant le masque de l'intelligence , nous vîmes Mademoiselle de Malcour , à qui je glissai le trait que je lui voulois porter. Elle entreprit en vain de nous cacher l'effet qu'il avoit produit ; Madame Borely & moi le connûmes , & cette fureur dont nous étions possédés , nous unissant alors , nous en jouîmes en commun , nous lançant un coup d'œil réciproque , pour nous faire remarquer que le stratagème avoit réussi. La visite ne fut pas longue. Après lui avoir soufflé le venin que nous lui apportions ,

lassés de nous contraindre , nous prîmes congé , & rentrames chez nous , aussi peu amis que nous en étions partis : me croyant quitte par cette supercherie , de la crainte que me donnoit le Marquis de Manteuil , je retombai dans une autre inquiétude , que Madame Borely ne partagea pas avec moi ; au contraire , elle en triomphoit sans ménagement , affectant d'en témoigner sa joie , lorsqu'elle apprit que Pouponne alloit épouser le Chevalier de Morfan , & qu'elle auroit tout à la fois le plaisir de se venger de sa sœur & du Marquis , en jouissant de mon désespoir. Elle se faisoit une fête agréable de les instruire aussi-tôt le mariage , de la fidélité qu'ils s'étoient réciproquement gardée , ne voulant pas épargner le Chevalier , à qui elle prétendoit bien faire sçavoir l'inclination que ces Amans avoient depuis long-tems l'un pour l'autre ; s'apprêtant à la lui dépeindre avec les plus noires couleurs.

Cette idée la réjouissoit tellement , disoit-elle , qu'elle étoit suffisante pour la dédommager de tout ce que je lui avois fait souffrir : elle m'en bravoit avec tant d'audace , qu'elle renouvelloit

dans mon cœur la rage dont elle avoit déjà pensé éprouver les effets ; & sans le pouvoir qu'Ines avoit sur moi , certainement je l'aurois sacrifiée dans ce moment à toute ma fureur.

Apparemment qu'elle appréhenda , qu'enfin le crédit d'Ines n'échouât ; car elle quitta mon Hôtel , entra dans un Couvent , & m'intenta un procès , pour voir rompre un mariage qui n'avoit point passé la forme.

Je ne fus pas fâché de cette démarche , parce qu'elle me délivroit d'elle , mais la restitution qu'elle occasionnoit me touchant trop sensiblement , quoiqu'elle ne fût plus à ma disposition , j'aurois bien trouvé le secret de lui faire prendre un bouillon à l'Italienne , si Ines ne m'en eût empêché , en me disant que cet usage n'étoit pas toléré en France comme dans ma patrie ; & qu'après l'aventure qui nous étoit arrivée avec Mademoiselle de Malcour , je devois , plus que personne , me garder d'en avoir d'éclatante ; mais elle me consola , en se chargeant de faire que mon procès durât , pour de l'argent , un tems si considérable qu'il lasseroit la patience de ma Partie , & qu'elle n'en

verroit jamais la fin. Trop heureux par la suite d'entendre à un accommodement, qui me délivrant de sa personne, me laisseroit le maître de tout ce qu'elle possédoit. Pour ma tranquillité, elle exigea que je m'en fusse à la campagne; & quoique la déclaration de la nullité de mon engagement avec l'aînée de Malcour, qu'elle m'obligea de lui laisser entre les mains, parût opposée aux espérances qu'elle me donnoit, j'avois une telle confiance en elle que je la lui livrai sans résistance, & que je lui promis de ne me point du tout informer d'une affaire dont elle se chargeoit.

Ce procès ne dura pas autant qu'Ines me l'avoit fait espérer; ma prétendue femme eut bientôt obtenu un Arrêt contre moi; & la déclaration que j'avois confiée à Ines, qu'elle produisoit, termina toute dispute. Mais je n'eus pas le tems de lui faire des reproches de cet abus de ma confiance, parce que j'appris la mort de celle ci-devant Madame Borely, qui suivit de trop près le gain de son procès, pour qu'elle eût la satisfaction de jouir de sa victoire. Elle mourut d'une espèce de colique  
qui



qui dura six jours ; & malgré cela il lui fut impossible d'être secourue , ce qui confirma mes soupçons précédens. Je me trouvai libre par cette mort , bien fâché que la déclaration que j'avois faite eût terminé un procès qui , restant indécis , m'auroit mis en devoir de jouir d'une donation entre-vif , que portoit notre contrat de mariage ; tandis que de cette façon , il falloit tout rendre , sans pouvoir me flatter que Mademoiselle de Malcour voulût me faire de grace , toutes sortes de raisons s'y opposant.

Mes conjectures se trouverent justes , & peu de tems après , Ines me vint présenter une lettre de sa part , où elle me demandoit de quelle maniere je prétendois qu'elle agît , & si elle seroit obligée d'avoir recours à la Justice , ou si je consentois à me la rendre volontairement. J'étois à Paris , & j'aurois été embarrassé pour lui répondre , si Ines ne m'eût encore secouru , & si elle n'avoit pas dit au messager que j'étois au lit avec une migraine horrible , mais que j'irois le lendemain porter moi-même ma réponse. Elle revint me trouver ; j'étois dans une telle conster-

nation, que je ne sçavois plus que faire, & que la mort m'eût été douce, pour me tirer de cet embarras.

Qu'avez-vous donc, mon patron ? me dit-elle d'un air satisfait ; en vérité je ne vous comprends pas. Eh quoi ! quand tout vous rit, que vous êtes défait d'une femme incommode, & que n'ayant plus d'alliance avec Mademoiselle de Malcour, vous vous trouvez en situation d'y en prendre une plus agréable ; c'est alors, que succombant au chagrin, vous êtes prêt à détruire tout ce que la fortune veut faire en votre faveur.

Je n'avois pas alors l'ame tournée à la raillerie ; celle qui me sembloit qu'Ines me faisoit, me paroissoit hors de saison ; je ne la reçus pas de la façon dont je recevois d'ordinaire tout ce qu'elle me disoit ; peu s'en fallut que je la brusquasse : elle s'en apperçut, & sans me donner le tems de me fâcher davantage : vous avez peur, me dit-elle, qu'elle ne vous dépouille d'une fortune, qu'après l'avoir possédée, & l'avoir crû à vous, il vous seroit fâcheux d'abandonner : il est un moyen bien facile pour en éviter le malheur ;

c'est d'épouser cette héritière. Comment l'épouser ? m'écriai je ; y pensez-vous ? Quelle mauvaise raillerie me venez-vous faire ? Vous prenez bien votre tems. Assurément , me répondit-elle d'un air tranquille ; je ne raille point , & je ne comprends pas d'où peut venir cette exclamation ; auriez-vous de la répugnance à ce que je vous propose ? Eh quoi ! ne la trouvez-vous pas assez belle , ou si la haine que vous avez eu pour la défunte , vous a fait prendre de l'antipathie contre tout son sang ? Si vous n'avez point d'autres raisons à opposer au mariage que je vous propose , elles sont très injustes. Cette Demoiselle de Malcour-ci , ayant toutes les qualités opposées à sa sœur , ne peut que rendre un homme parfaitement heureux ; & puisque vous n'êtes point son beau-frere , elle peut vous épouser sans aucun scrupule. J'en suis persuadé , repris-je avec dépit ; ce n'est pas ce qui m'embarrasse , mais c'est le sens froid dont vous me plaisantez , dans un tems où vous voyez l'excès de mon désespoir. Je vous avoue que tout autre que vous ne se moqueroit pas de moi si impunément ; & la modéra-

tion dont je vous laisse égayer à mes dépens vous doit être la plus sensible preuve de l'affection que j'ai pour vous; mais je vous conjure de ne me point railler davantage; car peut-être que je ne serois pas encore long-tems maître de mes transports, & qu'ils me pourroient pousser à quelque violence, dont vous & moi aurions sujet de nous repentir.

Vous auriez très-grand tort, dit-elle, car je ne prétend nullement vous railler, ni vous fâcher; je vous propose sérieusement de vous unir à elle, parce que je crois que c'est une affaire qui vous convient de toutes façons. Comme s'il dépendoit de moi, dis-je vivement, & si pour n'être point son beau-frere, j'en étois moins l'objet de sa haine, & que je pusse empêcher Morsan de l'épouser, ou peut-être Manteuil. Enfin, de quelque côté que vienne mon malheur, en est-il moins certain, & me reste-t-il quelque moyen pour le parer?

Mon infortune n'est point équivoque, poursuivis-je, mais elle m'inspire des mouvemens de rage qui me portent à la poignarder, son Amant, &



moi-même. Tout beau, me dit Ines, on pourra trouver des expédiens plus doux. Son flegme me désespéroit, sans me consoler : je lui représentai qu'il ne pouvoit pas y avoir de remede, & que mon destin étoit d'être misérable. Il n'est pas d'être trop ingénieux, reprit-elle, puisque vous vous livrez de la sorte au désespoir, sans qu'il vous inspire rien de plus doux que la mort. Quant à moi, si j'étois à votre place, violence pour violence, je tenterois d'enlever cet objet de tant de tourmens ; & du moins je ne renoncerois à la vie, qu'après avoir fait de vains efforts pour la rendre heureuse. Le succès d'un enlèvement ne seroit pas si difficile que vous le pensez, poursuivit-elle, & en la conduisant à Florence, elle se trouveroit hors d'état de refuser votre main ; trop heureuse à son tour que vous la lui voulussiez bien accorder, en fixant sa destinée, qui ne pourroit alors être qu'affreuse, si vous l'abandonniez.

Je fus transporté de ses paroles, & Ines me rendit la vie par ce conseil, non que je ne sentisse que cette action seroit odieuse : mais comme ce n'étoit

pas la première que j'eusse commise , où le remors avoit été impuissant , je m'abandonnai à mon penchant , & aux conseils de ma confidente , livrant mon cœur à l'espérance , qui en étoit bannie depuis si long-tems , & ne m'occupant plus que de l'envie de mettre ce projet à exécution ; flottant entre la douceur que j'en espérois , ou l'apprehension qu'il ne vînt à manquer. Ines se chargea de donner les ordres nécessaires pour le rendre certain ; & pour prévenir les obstacles , ne me laissant seulement que le soin d'obtenir un mois de Mademoiselle de Malcour pour avoir le tems de mettre quelque ordre dans les titres & effets , que je ne pouvois refuser de lui rendre. Comme je ne témoignois aucune répugnance à une restitution si juste , & que la grâce que je lui demandois étoit légère , elle me l'accorda sans peine.

Ines l'employa à préparer tout pour cet enlèvement. J'avois un Valet-de-chambre & un cocher Italien ; c'étoit d'anciens domestiques ; ils étoient de Padoue , gens déterminés , aimant l'argent , capables de tout entreprendre pour en acquérir.

Ils ne se plaisoient pas en France , souhaitant passionnément de retourner dans leur pays ; l'intérêt seul les retenoit auprès de moi ; & trouvant de l'avantage à reprendre le chemin de leur patrie , ils ne balancerent point pour en accepter la proposition , qui étoit accompagnée de celle de faire leur fortune.

Ils me promirent tout ce que j'exigeois d'eux , ainsi que de me trouver encore quatre hommes , de la discrétion de qui ils pussent être assurés , qui fussent braves & hardis , pour être en état de défense , en cas que nous ne puissions faire notre affaire sans combattre.

Il ne fut donc plus question que de chercher une occasion propre à remplir nos desirs. Je fis gagner un postillon de Madame de Morsan , qui promit de nous avertir la première fois que sa Maîtresse iroit en campagne. Ce garçon me fit espérer que je n'attendrois pas long-tems , parce qu'il avoit entendu dire à un laquais , que les femmes de cette Dame préparoient des malles pour venir incessamment à cette même Terre audevant du Chevalier,

qui les y devoit joindre, & que Mademoiselle de Malcour seroit de la partie.

Je traçai mon plan sur le rapport de ce domestique ; & pour éloigner les soupçons, je partis, sous le prétexte d'aller chez moi, résolu de ne reparoitre à Paris qu'incognito, seulement la veille du départ de Madame de Morfan. Mais Ines qui avoit tout préparé pour cette expédition, n'a pas été en état d'en voir le triste succès : elle tomba malade d'une fluxion de poitrine, que j'ai attribuée à l'ardeur dont elle me servoit. Quoi qu'il en soit, sa maladie fut jugée mortelle dès le troisième jour.

On vint aussi tôt m'avertir du danger où elle étoit, & de l'inquiétude où elle paroissoit de mourir sans me voir. Les témoignages qu'elle m'avoit toujours donnés d'une affection fort au-dessus de celle des domestiques ordinaires, & à laquelle j'avois répondu par toute la mienne, me rendirent extrêmement sensible au péril d'une personne que j'avois tant de sujet de chérir.

J'accourus sans tarder auprès d'elle,



& je la trouvai aussi mal que l'on me l'avoit dépeinte. Elle parut ravie de me voir ; il sembloit que ma présence lui apportât du soulagement ; & m'embrassant avec tendresse :

Je meurs contente , me dit-elle , puisque je vous vois encore une fois. Vous faites une perte considérable , sur-tout dans l'occurrence présente ; mais ne pouvant prolonger mes jours , j'ai du moins des secrets à vous révéler , qui vous sont d'une extrême importance , & dont j'appréhendois de ne pas avoir le tems de vous instruire. Il est vrai , ajouta-t-elle , que dans la peur qu'il ne m'arrivât quelque accident pendant votre absence , il y avoit déjà du tems que je les avois écrits ; mais il est plus sûr pour vous de les apprendre de ma bouche , que par un écrit que le hasard peut faire tomber en d'autres mains , en rendant public un secret qui ne doit être sçu que de vous.

Elle me donna le même écrin que je vous remets , Madame , & me dit que le papier qu'elle me recommandoit de brûler étoit dedans , avec plusieurs autres pièces de conséquence , ainsi que

les pierreries de feu l'aînée de Malcour & de toute sa famille. Elle me fit asseoir près d'elle, où elle me fit le détail de ce que contenoit ce papier mystérieux. Il ne m'a pas resté la force de le dicter.... Cela seroit même inutile, puisque vous le trouverez en original de la propre main d'Inès. Je n'aurois point manqué à m'en débarrasser, suivant ses ordres, si j'en avois eu le tems; mais occupé d'un soin plus intéressant, je ne pouvois la quitter, & cela ne me paroissoit pas assez pressé, pour abandonner une personne à qui j'avois de si grandes obligations. Le soulagement que ma présence avoit semblé lui procurer ne dura guères; au contraire, je crois que la nature ayant fait cet effort, s'en épuisa plus vite. J'eus la douleur de la voir défaillir visiblement, & enfin de la perdre le lendemain à la pointe du jour.

Depuis que j'étois arrivé auprès d'elle, jusqu'au moment où elle expira, comme je ne l'avois pas abandonnée, je me trouvai extrêmement fatigué, & lorsqu'elle fut morte, je fus obligé de me mettre au lit, où, malgré ma douleur, je fus accablé de sommeil, ne

m'éveillant que fort tard. J'avois alors autant besoin de nourriture , que j'en avois eu ci-devant de repos. On me servit à l'instant. Le reste du jour fut employé à donner les ordres pour l'enterrement de ma chere Ines , & la nuit survint avant que j'eusse pû trouver le moment d'ouvrir l'écrin , pour anéantir le papier qu'elle m'avoit tant recommandé , dont je connoissois toute la conséquence , mais où je ne voyois pas une nécessité si pressante. Comme l'accablement où je m'étois trouvé n'avoit pas été suffisamment réparé par le repos que j'avois pris , j'allois encore me coucher , quand on m'annonça le postillon de Madame de Morfan , qui venoit m'avertir qu'elle & Mademoiselle de Malcour partiroient le lendemain matin.

Quoique le zèle & les attentions de la déplorable Ines eussent fait que mes arrangemens étoient prêts depuis long-tems , il y a toujours dans ces occasions , des circonstances qui demandent de nouveaux soins.

La peur d'omettre quelque chose pour ma sûreté , me porta à faire une récapitulation de chaque article , & de

sérieuses réflexions sur le tout C'est pour-  
quoi , ne voulant pas brûler le papier  
d'Ines , sans me donner la triste satis-  
faction de lire les traits que sa main  
avoit tracés , après lui avoir entendu  
réciter ce qu'ils contenoient, & n'ayant  
pas le tems de faire cette lecture , je  
me contentai de serrer l'écrit dans ma  
poche , pour me mettre en état de  
jouir du fruit de ses soins ; & ayant  
trouvé en ordre tout ce qu'il falloit ,  
comptant avoir pourvû à tout , je mon-  
tai à cheval à quatre heures du matin  
avec ma suite. J'eus le tems de prépa-  
rer les relais, mon dessein étant de ne  
me point arrêter que nous ne fussions  
hors des terres de France.

Tout sembloit me réussir à souhait ,  
& je ne prévoyois rien qui pût trou-  
bler des mesures si bien prises , quand  
le malheur , qui a toujours accompa-  
gné mon amour & mes desseins , ame-  
na le Chevalier de Morfan assez à pro-  
pos pour s'y opposer , & pour m'arra-  
cher la vie. Il semble que ce Chevalier  
ne soit né que pour ma destruction.  
Vous sçavez , Madame , ce qui s'est  
passé , & vous en voyez les suites. Il  
ne me reste qu'à vous prier , ainsi que



Mademoiselle de Malcour, & tous ceux que j'ai offensés, de pardonner des crimes qu'une malheureuse passion, & les conseils d'une personne qui ne trouvoit rien d'injuste, lorsqu'il étoit question de mes intérêts, m'ont fait commettre : J'en suis suffisamment puni, puisqu'ils me coûtent l'honneur & la vie.

Le Curé cessa de lire, & Borely ayant de nouveau déclaré au Notaire que ce qu'il écrivoit étoit entierement vrai, il le signa. Après quoi, ayant fait remettre l'écrin entre les mains de sa mere, il lui dit qu'elle le pouvoit emporter, en attendant la clef, qu'on ne tarderoit pas à lui remettre ; la suppliant de nouveau de lui pardonner, en faveur de son repentir & des avantages qu'elle trouveroit dans ce qu'il lui livroit.

J'aurois pû le supprimer, dit-il, puisque j'ai, comme vous le voyez, une pleine connoissance ; mais c'est assez d'avoir été scélérat pendant ma vie, sans pousser le crime jusqu'après ma mort. Je me flate que cette réparation volontaire vous portera à diminuer de l'horreur que vous doit faire la mé-

moire d'un si méchant homme.

Madame Borely attendrie des discours & de l'état de son fils , ne fit qu'une très-légère attention aux circonstances de la vie qu'elle venoit d'entendre : le mauvais naturel , & tous les vices dont son propre aveu le chargeoit , ne tenoit point contre le spectacle de ce fils mourant.

Vous me percez le cœur , mon cher enfant , lui dit-elle en l'embrassant toute en larmes , vous êtes coupable , je n'en puis douter , vous-même en convenez ; mais en êtes-vous moins mon fils ? Et doutez-vous , malgré cela , que je ne donnasse ma vie pour la conservation de la vôtre ? Oui , je jure. . . Trop de bontés me confondent , dit-il ; je ne suis plus en état d'en pouvoir faire usage : elles sont hors de saison ; & loin de me soulager , elles augmentent mes peines. C'est pourquoi , Madame , n'ayant plus que quelques momens à vivre , je vous supplie de me les laisser employer utilement. Votre présence me fait souffrir , & je vous demande en grâce de vous retirer , vous protestant de nouveau que mon plus grand regret , en abandonnant la vie ,

c'est de l'avoir passée d'une manière si indigne de vous , ainsi que du nom que j'avois l'honneur de porter.

Après ces mots , s'arrachant des bras de Madame Borely , il pria le Curé , à voix basse , d'obliger tout le monde à sortir , ce qu'il fit ; & Madame de Morfan , secondée de Mademoiselle de Malcour , forcerent cette triste mere à passer dans la chambre de la Comtesse. Il y avoit deux lits ; elles l'obligerent de se coucher dans un , & Madame de Morfan se coucha dans l'autre , y faisant mettre auprès d'elle Mademoiselle de Malcour , qui ne vouloit pas les quitter.

Le travail de cette journée & de la nuit qui l'avoit précédée , fit qu'aussitôt que ces Dames furent paisibles elles s'endormirent ; & Madame Borely elle-même , malgré son affliction , ne put résister au sommeil ; en sorte que jusqu'au jour , tout fut tranquille dans le Château.

L'aurore ne faisoit que de paroître , lorsque l'Ecclésiastique se fit annoncer. Madame Borely , dont les larmes avoient été suspendues , y donna un nouveau cours , ne doutant point qu'il

ne lui apportât la triste nouvelle de la mort de son fils. Cependant elle fit ouvrir son rideau , après que Madame de Morfan & Mademoiselle de Malcour furent levées ; & ce bon Prêtre , sans se fatiguer à déployer une éloquence , qui , dans de pareilles occasions , est plus propre à augmenter la douleur qu'à l'alléger , se contenta de lui présenter , sans parler , la petite clef que Borely lui avoit dit qui ne lui seroit remise qu'après sa mort. Ce signal étant suffisant pour lui faire connoître que c'en étoit fait , Madame Borely n'avoit pas la force de la prendre ; mais le Curé lui présentant encore un papier , lui dit qu'elle devoit se souvenir que le défunt l'avoit instamment suppliée de faire trêve à sa douleur , & de lire , sans tarder , les papiers qu'elle trouveroit sous cette clef ; ajoutant qu'il étoit important que le Notaire en fût témoin , & que ce qui étoit contenu dans ce écriin fût lû & inventorié publiquement avant l'enterrement.

Les Dames , de qui ce discours excitoit la curiosité , & qui ne doutoient pas que le Curé , dont la Comtesse connoissoit la prudence , ne l'eût fait avec  
juste



juste raison , la solliciterent de suspendre sa douleur , pour apprendre ce qu'on prétendoit qui la dût calmer.

Elle se rendit à cette espérance , quoiqu'elle ne la pût concevoir , & commençant par l'écrit que le Curé lui avoit présenté , elle connut qu'il étoit fait par le Notaire , & signé de son fils. Elle le pria donc d'en faire la lecture.

Il contenoit une déclaration comme quoi » il avoit été blessé par des incon-  
» nus, tandis qu'il enlevait Mademoi-  
» selle de Malcour ; que c'étoit en  
» voulant s'opposer à cette violence  
» qu'ils l'avoient mis en l'état où il  
» étoit ; qu'il avouoit que son dessein  
» avoit été de l'emmener malgré elle  
» en Italie , & de l'épouser de gré ou  
» de force ; que reconnoissant que ceux  
» qui avoient défendu cette Demoi-  
» selle , avoient agi par les principes  
» de l'honneur , & que c'étoit lui seul  
» qui s'étoit attiré ce malheur ; il leur  
» pardonnoit sa mort, en cas qu'ils fus-  
» sent connus , ne prétendant point  
» qu'il en fût fait de recherche ; que  
» de plus , il supplioit Madame Borely  
» & tous ceux qui verroient un écrit  
» de la main d'Ines , qui avoit pour

» titre : *Mémoire de ma vie* , d'y ajout-  
» ter une foi entière ; protestant qu'il  
» étoit conforme à ce qu'elle lui en  
» avoit déclaré de son vivant.

Cet acte étoit signé du Notaire, du défunt, & du Curé, comme témoin de l'ordre qu'il en avoit donné. De plus, le Curé avoit ajouté sur le même acte, par apostille, que lui-même avoit, par ordre du Comte, lû à haute voix devant lui, l'écrit d'Ines, & qu'il l'avoit assuré qu'il contenoit précisément tout ce qu'elle lui en avoit dit en mourant.

Madame Borely étant enfin déterminée à entendre ce que l'on la pressoit tant d'écouter, & le Notaire s'étant présenté pour le lire, elle le lui remit.

Il commença par lui présenter l'écriture, & lui demander si elle connoissoit celle d'Ines, & si elle croyoit que celle-la en fût ? Madame Borely la reconnut, & certifia qu'elle étoit véritablement de la main de la personne qu'il nommoit. Après cette assurance, il fit hautement sa lecture, tandis que Madame Borely travailloit à retenir les

larmes dont son visage étoit couvert.  
Voici ce qu'il lut.

*Mémoire de ma vie.*

Dans la crainte où je suis, mon cher Borely, que la mort ne me surprenne pendant que vous serez éloigné de moi, je vais tracer ici des secrets que je ne dois point emporter. En les lisant, vous verrez aisément quelle est la nécessité de ne les déclarer à personne. Je continuerois à vous les taire, comme j'ai toujours fait, si je ne croyois pas qu'il est de votre intérêt d'être informé de ce que je vous ai caché jusqu'à ce moment; & si je pouvois me refuser à présent la satisfaction de penser, qu'après ma mort vous connoîtrez à quel point vous me fûtes cher, quel est enfin l'excès des obligations que vous m'avez. Si vous vous trouvez à portée de me fermer les yeux, je vous les expliquerai de vive voix; mais ce ne sera cependant que quand j'aurai perdu tout espoir de vivre davantage, parce que j'aurois sujet de redouter, que malgré les motifs de l'affection que vous devez avoir pour moi, ce

que vous découvrirez de mes actions passées, ne me ravisse votre amitié, ou tout au moins suis-je certaine qu'elles me priveroient de votre estime ; c'est ce qui m'engage à ne courir ce risque que lorsqu'en n'étant plus en état de m'en appercevoir, je n'en sentirai pas l'humiliation.

Scachez donc que je suis née à Rome, fille d'un Apothicaire très-opulent. Mon pere, qui étoit un des plus sçavans Chimistes qu'il y eût dans l'Europe, travailloit sans cesse à faire de nouvelles découvertes dans les secrets de la nature. Malheureusement il y réussit trop bien ; car parmi les merveilles de cet Art, & la parfaite étude des plantes, il prit des connoissances pernicieuses, & découvrit des compositions de poisons, inconnus jusqu'ici à tout autre qu'à moi, à qui il les communiqua, sans croire toutefois que j'en pusse jamais tirer aucun avantage, se fiant à ma jeunesse, qui sembloit m'empêcher de faire attention à ce qu'il faisoit, & simplement pour la nécessité d'avoir quelqu'un à lui aider, en qui il pût se fier.

Cette terrible science n'est pas rare



en Italie ; mais aucuns de ceux qui la possèdent ne peuvent prétendre à la gloire de l'avoir poussée au degré de perfection où mon pere atteignit, puisque les plus subtils poisons qui se font communément ne peuvent cacher leurs traces, non-plus que leurs accidens, qui sont toujours semblables. Mais comme il n'y a jamais employé les drogues connues pour leurs qualités malignes, il n'en a jamais fait de si perfides, qu'elles se découvrent par leur effet : malgré cela, les siens n'étoient pas moins dangereux, mais plus fidèles pour celui qui les composoit ; ils ne l'auroient jamais trahi, s'il ne se fût trahi lui-même. Il n'employoit que des herbes salutaires, ou des pierres qui passent pour indifférentes, & qui le sont en effet, lorsqu'elles ne sont pas alliées ou préparées d'une certaine façon : il se servoit même des alimens les plus sains & les plus usités. Par leur moyen, il pouvoit disposer de la vie de tous ceux à qui il avoit occasion de vouloir du mal, sans appréhender qu'aucun indice le fît soupçonner. Donnant des maladies qui paroissent venir naturellement, & qui n'étoient

en effet, différentes des naturelles, qu'en ce qu'elles n'étoient point susceptibles de soulagement par les mêmes remèdes qui soulageoient les autres. Il avoit aussi la science de les donner pour le tems qu'il souhaitoit, avec le secret de les faire augmenter, cesser ou diminuer, comme bon lui sembloit.

Dans le commencement de ces découvertes, ce n'étoit que la curiosité qui les lui faisoit perfectionner, & il n'en faisoit l'expérience que sur des animaux, sans conséquence; mais par la suite, le bruit de sa science & de ses richesses lui ayant attiré des envieux qui n'épargnoient rien pour lui nuire; le desir de se venger le poussa à employer ses talens contre ceux qui l'avoient offensé.

A cette passion s'en joignit une autre. L'avarice lui fit proscrire plusieurs de ses parens, de qui il étoit héritier. Outre ceux dont le sang l'obligeoit à souhaiter les dépouilles, il trouva les occasions de rendre de semblables servites à des Seigneurs qui l'en récompenseroient libéralement, & sa fortune augmentoit de jour en jour.

Toute jeune que j'étois, étant naturellement curieuse, je ne lui aidais pas avec les distractions qui accompagnent d'ordinaire les enfans de qui on exige des services; au contraire, j'observois ses actions avec attention, faisant de petites notes de ce que je voyois, dans un jargon que je m'étois formé, & que personne ne pouvoit entendre; enforte qu'en peu de tems je m'instruisis, & devins aussi sçavante que lui, sans en rien témoigner.

Ma mere lui rendoit les mêmes services, en ignorant leur conséquence; mais elle ne partagea pas long-tems mes occupations: car mon pere ayant pris quelques soupçons contr'elle, sur ce qu'il s'imagina qu'elle étoit trop bien avec un étranger, il ne tarda pas à la rendre malade, & elle mourut avec des accidens si naturels, que chacun crut qu'ils l'étoient effectivement; mais pour moi, je ne m'y trompai point, & je distinguai aisément l'ouvrage de l'art d'avec celui de la nature.

Comme les personnes qui avoient recours à lui, avoient le même intérêt à se taire, il ne se ménageoit pas au-

tant que la prudence le lui auroit dû inspirer ; & par la facilité qu'il eut à se compromettre , il avança le moment qui devoit borner sa fortune & sa vie.

Un vieux Seigneur , amoureux & jaloux d'une jeune femme qu'il avoit épousée depuis six mois , lui attribua une intrigue où son honneur étoit intéressé ; & se persuadant qu'elle recevoit les galanteries d'un Cavalier qui lui avoit rendu des soins lorsqu'elle étoit fille , se confia à un de ses neveux , qui étant son héritier , voyoit avec douleur , qu'il lui eût fait courir les risques de perdre sa succession. Il eut même l'injustice d'en vouloir du mal à la jeune femme , sans considérer qu'elle n'avoit pas été consultée en la sacrifiant à ce vieil époux.

Cet héritier intéressé , loin de calmer la jalousie de son parent , la fortifia par tout ce qu'il y crut de plus propre , & se fit un capital de lui faire sans cesse des faux rapports , qui allarmant sa tendresse , se confirmoient dans son erreur , & ne lui laissoient point douter qu'il ne fût trahi.

Vous sçavez qu'il faut peu d'effort pour porter un Italien du courroux au desir



désir de la vengeance; il forma aisément le dessein de faire périr cette innocente victime. A peine son neveu eut-il connu son intention, qu'il la fortifia par ses conseils; mais il s'opposa à l'éclat que ce crédule époux vouloit faire; la justification en eût été trop aisée; prenant pour prétexte le soin de son honneur, il l'invita à se servir du poison, pour se venger secrètement, lui représentant, que plus la vengeance seroit cachée, plus elle seroit sûre.

Il connoissoit mon pere, & l'avoit déjà employé. Il en parla à son foible parent, à qui il n'eut pas de peine à persuader de se servir de cet expédient. L'époux ne balance point. Ils furent ensemble trouver le Chimiste; l'ayant payé libéralement, il les servit en diligence. Le poison qu'il leur donna étoit une poudre à prendre par l'odorat, qui fait mourir en moins de trois heures, avec de violentes douleurs de tête.

Ils ne comptoient pas être découverts les uns ni les autres; les sermens réciproques les rassuroient, & leur propre intérêt leur étoit un garant commun de la discrétion qu'ils se juroient. Ce poison, ainsi que tous ceux qui

s'apprêtoient chez nous , ne laissoient aucune trace qui le pût faire connoître , & rien ne les auroit trahi , si ce vieux fou , par une idée singulière , ne se fût mis dans l'esprit , que cette personne étant fort jeune & extrêmement délicate , la dose entière produiroit un effet trop violent pour être crû naturel. Par une suite de fausse prudence , il en retrancha la moitié , mettant l'autre dans une fleur qu'elle aimoit beaucoup , qu'il lui présenta lui-même , pour éviter les accidens qui pouvoient survenir ; & pour être plus sûr que le hasard ne lui déroberoit pas sa victime.

Quoiqu'il eût ainsi affoibli le poison , il ne laissa pas de faire un assez prompt effet. Deux heures après , elle sentit un mal de tête si terrible , qu'elle en jeta des cris perçans : c'étoit le soir & à l'heure qu'elle alloit se coucher.

On en avertit promptement son époux , ne le soupçonnant pas d'avoir de part à cette maladie. Il accourut , dans l'espérance de jouir d'un spectacle qui le vengeoit , & pour avoir le barbare plaisir de lui apprendre que c'étoit lui qui lui donnoit la mort ; mais il l'aimoit , & dans cette action il

avoit pris les mouvemens de la fureur pour ceux de la haine.

La vue des tourmens de cette infortunée l'attendrit , ne pouvant retenir ses larmes : ah ! infidelle , lui dit-il , pourquoi m'as-tu forcé à te haïr , & à te donner la mort ? Ou pourquoi me fais-tu sentir en ce moment une pitié que tu mérites si peu, qui me fera mourir de douleur après toi ?

Quelques violens que fussent les maux dont elle étoit accablée , elle ne perdit pas un mot de ses reproches ; faisant un effort , elle lui tendit tendrement la main , en le suppliant de s'expliquer , & en l'assurant qu'elle n'avoit jamais eu la moindre pensée qui eût dû l'exposer au malheur de lui déplaire.

Soit colere ou foiblesse , son époux s'expliqua effectivement , ne lui cachant pas qu'il la punissoit de son attachement criminel , & du prétendu rendez - vous que le neveu de ce foible époux avoit eu l'industrie de lui persuader qu'elle avoit donné à son Amant , lui marquant le jour , l'heure & le lieu , tels que celui qui l'avoit abusé le lui avoit fait entendre. Elle s'écria qu'il n'y avoit rien de plus faux que cette

accusation , puisque celui dont il lui parloit , avoit quitté Rome plus de quinze jours avant leur mariage , qu'il s'en étoit allé à Naples , où le poste qu'il y occupoit , le rendant un homme public , ne lui auroit pas permis de s'en absenter , sans que toute l'Italie en fût informée ; ajoutant , puisqu'elle mouroit innocente , qu'elle lui demandoit , à la justification de sa mémoire , de faire les perquisitions nécessaires pour sçavoir si cet Amant prétendu n'étoit pas encore à Naples , & s'il lui seroit aisé d'en partir en secret ; que de plus , sa propre sœur , à lui , en certifieroit la vérité , puisqu'elle demeuroid chez eux , & qu'ils étoient toujours ensemble ; que cette Dame vertueuse affirmeroit assurément , que depuis plus de trois semaines elle n'avoit vu qu'elle , & en sa présence , son frere , arrivé de Venise depuis quatre jours , ce qu'il n'avoit pas ignoré , ses visites ayant été publiques , & de son consentement.

Les maux qu'elle souffroit ne lui permirent pas d'en tant dire de suite : son discours étoit si souvent interrompu par les accès de douleur , qu'ils furent encore plus éloquens pour cont



vaincre son époux de la vérité, que la vérité même. Sa douegne, de la fidélité de laquelle il n'avoit aucun soupçon, non plus que de celle de sa sœur, lui dit la même chose, & lui donna des preuves si claires de cette injustice, que son amour, qui égaloit sa jalousie, lui fit envisager ce crime, & le bien dont il se privoit, avec le plus affreux désespoir. Il tira son poignard, & se le feroit plongé dans le sein, si sa sœur, qui s'étoit rendue dans cette chambre, & si les femmes qui étoient auprès de la malade, ne le lui eussent arraché.

Les moins épouvantées de cette scène tragique lui représenterent, qu'au lieu de s'abandonner ainsi à sa fureur, il valoit mieux employer un tems précieux pour donner du secours à son épouse. Sur quoi il s'écria, tout hors de lui, que l'on fût chercher mon pere. Voyons, dit-il, si ce malheureux, qui a sçu faire le mal, y sçaura porter le remede.

On le vint chercher, sans lui dire de quoi il étoit question. Comme il servoit d'ordinaire la maison, il ne s'étonna point du message, & suivit celui qui

le lui faisoit, ne pouvant penser, que pour le perdre, cet homme voulût se perdre lui-même.

On l'introduisit dans la chambre, où cette Dame souffroit des douleurs terribles. Viens, misérable, dit son époux, en le prenant rudement par le bras, viens essayer à réparer le mal que fait ta damnable science : sauve la vie à cette innocente, ou prépare-toi à perdre la tienne au milieu des supplices. Enfin, empêche l'effet de ton poison, ou tu es mort.

Il est aisé de sentir quelle fut la surprise de mon pere. Cependant, prenant son parti, il feignit de croire que la douleur de voir sa femme en cet état troubloit cet époux, au point qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit.

Il s'approcha de la Dame, & la considérant attentivement : elle n'est point en danger, dit-il, & je vais lui chercher des essences qui la soulageront, en les respirant, de façon qu'elle ne tardera pas à reprendre la santé.

Il voulut sortir ; mais le vieux Seigneur s'y opposant : Ne pense pas m'échapper par ce stratagème, lui dit-il ; tu ne sortiras point d'ici qu'elle ne soit

entièrement guérie. Mon pere assu-  
roit vainement qu'il ne pouvoit en-  
voyer personne chercher ce qui lui  
étoit demandé, qu'il falloit absolu-  
ment que ce fût lui-même qui choisît  
les drogues nécessaires.

Pendant cette contestation, le pere,  
la mere, & le frere de la mourante ar-  
riverent. Le mari étoit si hors de lui,  
que sans considérer que cet aveu le  
perdoit : Venez, s'écria-t-il, venez  
voir expirer votre fille, & la venger ;  
elle meurt empoisonnée. C'est moi qui  
ai fait cette abominable action ; ma-  
main, conduite par mon perfide ne-  
veu, & secondée par ce monstre, dit-  
il, en montrant mon pere, lui ravit le  
jour.

La surprise de cette famille fut ex-  
trême ; mais l'état où étoit celui qui  
avoit commis le crime, diminuoit une  
partie du juste courroux que l'on de-  
voit avoir contre lui, & se répandoit  
sur ceux qui l'avoient porté à le com-  
mettre, & qui lui en avoient fourni les  
moyens. Mon pere juroit envain de n'y  
avoir aucune part ; & que ce mal étoit  
naturel, ajoutant, que s'il avoit la li-  
berté d'aller chez lui, il en rapporte-

roit certainement de quoi la guérir & se justifier. On consentit enfin à en faire l'épreuve ; mais le frere , accompagné de quatre de ses gens , se chargea de l'y conduire , & de le ramener.

Si le poison eût été plus *corporifié* , mon pere l'auroit guérie sans difficulté ; mais comme ce n'étoit qu'une vapeur subtile qui ne formoit point d'objet , le mal étoit incurable. Il rapporta bien quelques drogues inutiles , qui ne pouvoient , en lui donnant un léger soulagement , que servir à la faire mourir plus lentement & moins douloureusement. Elle vécut encore quelques heures , & elle expira à la fin de la nuit.

Son époux la voyant morte , sentit augmenter ses transports ; il voulut se jeter sur mon malheureux pere , pour le sacrifier à son ressentiment. L'obstacle que l'on y apporta ne lui rendit point sa tranquillité : s'échappant de ceux qui le retenoient , il sortit de la chambre comme un furieux , avec l'intention d'aller poignarder son perfide neveu , qui par malheur pour lui , se présenta aux yeux de ce désespéré , sans sçavoir qu'il le cherchoit dans ce dessein.



Il avoit cru la chose faite avec moins d'éclat , & malgré la résolution que ces impostures avoient inspirée à son oncle , comme il n'ignoroit pas qu'il aimoit sa femme , il ne doutoit point aussi qu'il ne lui en coûtât quelques regrets , en la perdant ; & il se rendoit auprès de lui pour dissiper cette première douleur , en le confirmant dans la pensée qu'il n'avoit fait périr qu'une infidelle , qui ne méritoit pas sa tendresse : mais sans avoir le pouvoir d'employer son éloquence , il eut le tems de sentir l'horreur de sa destinée. Car , à peine l'époux désespéré l'aperçut-il , que s'élançant sur lui , il le poignarda avant qu'il pût se garantir de sa furie.

Après avoir commencé de la sorte la vengeance qu'il vouloit faire des meurtriers de sa femme , cet époux forcené le poignard à la main , tout souillé du sang de son neveu , sortit de chez lui , sans que qui que ce fût osât s'opposer à son passage : il courut chez la *Barrigelli*. Je viens , lui dit-il , vous demander la mort & la vengeance ; j'ai empoisonné ma femme par les artifices de mon infâme neveu ; ce poignard l'en a

puni, & je me serois déjà rendu la même justice, s'il ne me restoit pas à vous la demander contre le traître qui m'a fourni le poison que je lui ai donné. On m'a empêché de le sacrifier à mon juste ressentiment; mais ce n'est rien faire pour lui, puisqu'il mérite les supplices où, sans doute, votre équité le condamnera.

Ce discours, & le son effroyable de la voix de celui qui le prononçoit, étonnerent le Magistrat. Cependant il ne crut pas être en droit d'arrêter un homme qui se livroit lui-même, de qui le repentir (supposé qu'il fût coupable du crime dont il s'accusoit, & que ce ne fût point une chimere forgée par un cerveau-aliéné,) le punissoit plus cruellement qu'il ne le pourroit être par les supplices les plus atroces. Mais sa Charge ne lui permettant pas de ne point approfondir la chose, il sortit, accompagné de ses Sbiens, & précédé du vieillard qui le conduisit chez lui, où il lui fit voir que rien n'étoit plus réel.

*Fin de la deuxième Partie.*



